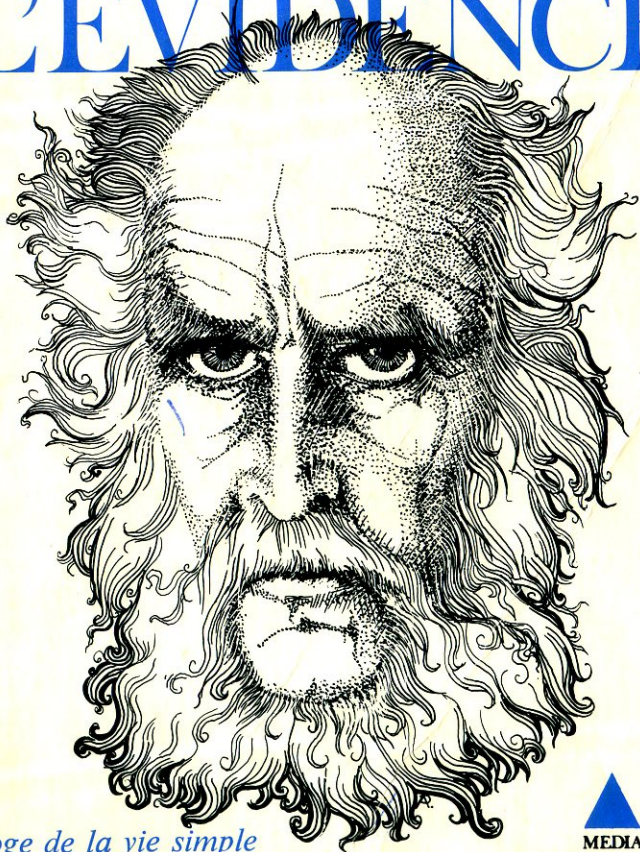


LANZA DEL VASTO
PRINCIPES
ET PRECEPTES
DU RETOUR A
L'EVIDENCE



Éloge de la vie simple


MEDIATIONS

LANZA DEL VASTO - Principes et préceptes du retour à l'évidence

Un recueil de pensées vivifiantes, portées par un souffle de liberté spirituelle : ce livre poétique et critique, savoureux et lumineux, est un des plus denses de l'oeuvre de Lanza del Vasto. Commencé sur les routes d'Italie, il fut achevé en Inde, entre jungle et glacier, lors de son célèbre Pèlerinage aux sources. En des phrases ciselées, il nous fait renouer avec l'essentiel. Sobriété, silence, respiration, maîtrise du corps et de la pensée : ces pages pleines de sagesse nous éveillent à la vie simple, à des vérités oubliées. Par le dénuement du regard, elles nous font voir la beauté du monde. Par la connaissance de soi, elles nous apprennent à aimer. Certes, sur ce chemin, il faut quitter ses idées toutes faites, ses attachements mondains, ses vieilles peurs. Mais l'aventure en vaut la peine...vérité qui éclairera les siècles à venir.

Lanza Del Vasto

Principes et préceptes du retour à l'évidence

INTRODUCTION A LA VIE ERRANTE

I

La vie d'un doux bandit est dure à bien mener mais la joie des fontaines l'éclaire et toujours la grandeur du ciel.

Voilà longtemps déjà que je porte bâton, besace et barbe.

A force de me balancer d'un pied sur l'autre, j'ai fini par oublier ce qu'on m'a fait apprendre à l'école, par oublier ce que j'ai lu dans les livres.

Les quelques pensées qui me restent ont longtemps ballotté dans ma tête avec un bruit désagréable, ont fini par se tasser au fond, par sécher au soleil et à l'air, par durcir, par se réduire à presque rien.

C'est le fait d'un imbécile d'affirmer des choses évidentes avec une grande ferveur et avec l'air de des les avoir découvertes. Pardonne, ami, si désormais je ne sais pas faire autrement.

Je ne sais plus que des choses tellement évidentes qu'un homme intelligent dédaignerait de les dire.

Tellement évidentes que la plupart des hommes intelligents ont fini par les oublier.

II

Je puis du moins t'enseigner les rudiments du métier, les règles de l'errance et l'itinéraire du retour.

III

Où allons-nous par cette route où nous marchons depuis des temps si longs sans demander à personne où elle mène ?

Tel va pour tenter la fortune, tel pour chasser le souci, tel en quête de savoir, tel pour rentrer chez soi.

Nous allons faire toutes ces choses à la fois : nous allons retourner à l'évidence.

IV

Il n'a que faire d'une voiture, il se moque des machines roulantes celui qui retourne à l'évidence.

Il va seul à pied celui qui va vers ce-qui-va-de-soi.

V

Vagabond, sache la dignité de l'acte vertical uniquement humain qu'est la marche.

Se tenir debout n'appartient qu'à l'homme. Même les oiseaux du ciel sont assis sur leurs pattes et couchés dans leurs ailes pour le vol.

VI

Toute pensée s'arrête et se définit, répondant oui au Oui et non au Non.

Mais la vie répond oui au Non tout comme au Oui.

Elle se balance d'un contraire sur l'autre et tombe et, par la chute, se perpétue.

Si la vie n'est pas la recherche d'une vérité en laquelle elle s'arrête et s'achève, alors elle est une erreur et tous ses pas la multiplication de cette erreur.

VII

Il n'est pas arrivé celui qui marche. Le pèlerin n'est pas un sage, n'est pas un saint, c'est un ami de la sagesse, un chercheur de sainteté.

La vérité que tu cherches n'est pas au bout de la route. Elle est partout, elle est en toi. C'est toi-même que tu cherches, ô fou, et tu vas te chercher au loin.

Oui mon corps qui traîne dans le monde extérieur ignore encore la vérité que mon intelligence a vue. Je veux mettre mes pieds dans les pas de ma pensée, je veux tâter avec mes mains ce que sait mon savoir, je veux peser mon poids sur la terre promise des certitudes spirituelles.

Va, fou, mets-toi donc en marche avec toute ta vie, et que la route fasse chanter ton corps de roseau sec et tes jambes de vent !

VIII

Enseigne à ton corps à mourir en marchant.

Enseigne-lui pas à pas la nature de toute chose, qui est de passer.

Que toute chose désirable dise à tes yeux : je ne t'appartiens pas.

IX

Tandis que le paysage se déroule et que tes pieds et tes genoux s'agitent sous toi, garde le cœur égal, aiguise ton esprit en une pointe, efforce-toi d'appuyer cette pointe sur un point.

X

Puisque ton corps ne peut te suivre dans la stabilité, tiens-le sans cesse en mouvement pour donner le change à son inquiétude.

Tout le jour fais-le marcher ou travailler, ne l'arrête que pour dormir. Si tu cesses un moment de l'occuper, c'est lui qui t'occupera.

XI

Engage ici et là ton bras pour la moisson. Rachète-toi avec tes actes.

Si tu veux mener une vie sainte, tâche d'abord d'être honnête.

Honnête est celui qui met un lien entre ce qu'il prend et ce qu'il rend.

Mais plus on a, plus on se voit dispensé de faire.

Moins on a besoin, plus on gagne aisément.

Le monde honore par-dessus tout ceux qui servent pas.

XII

Suffis-toi, suffis-toi.

Jouis toi-même de ce que fait ta main.

Contente-toi de ce que fait ta main.

Ce que tu ne sais faire, sache t'en passer .

Ou va chez tel que tu connais et fais-toi faire la chose à la mesure de ton besoin.

Que nulle chose ne soit faite pour tenter l'aventure de la vente.

Que la vente ne soit pas un travail en dehors du travail, et le travail un risque sans plaisir de jeu.

Tandis qu'ils jouent à s'abuser l'un l'autre, suffis-toi.

XIII

Fais pour autrui ce que tu fais en plus.

Donne aux autres ce que tu fais pour les autres

Ne donne pas aux autres pour que le profit t'en revienne.

XIV

Les travaux pénibles et mal payés ne sont pas honteux, mais les grosses prébendes obtenues sans peine le sont.

Il n'est pas honteux de mendier ; il est honteux de profiter.

XV

Épargner est honteux. C'est contraire à l'économie de la nature. Vois l'abondance des eaux, des feuilles et des herbes, les fleurs précieuses qu'un seul beau jour dépense, l'argent du matin et l'or du soir jetés au vent.

Donne tant que tu as. Quand tu n'as plus rien, demande. Donne à d'autres l'occasion de te faire du bien. C'est une secrète et très fine charité.

XVI

Du moins ne sois jamais de ces mesquins pour qui l'honnêteté est une économie de gratitude.

Si tu ne sais pas demander dans le besoin, c'est que ta dignité a des assises précaires.

**Si tu ne sais pas recevoir et rendre grâce, tu resteras toujours en dette.
Que peux-tu rendre à ta mère en échange de son sang, de son lait, de ses larmes ?
En échange de la lumière et de ton âme, que vas-tu rendre à Dieu ?**

XVII

**Si tu fermes la main, le monde te restera fermé comme un poing.
Si tu veux que le monde s'ouvre à toi, ouvre d'abord la main.**

XVIII

**N'oublie pas que la générosité est un privilège.
Ceux qui reçoivent de ta main le savent, n'en doute pas.
Si donc tu donnes sans pudeur, leur ingratitude ne sera que justice.**

XIX

**D'où t'arroges-tu le droit de donner, toi qui n'as rien que tu n'aies pas reçu, toi qui
n'as rien rendu de ce qu'on t'a donné ?
Ne donne pas : partage.**

XX

Injustice du don que l'amour seul pardonne.

XXI

**N'aide pas les autres.
Ce serait vouloir faire plus que Dieu qui les laisse se débattre et pécher à leur aise.
Aide-les à s'aider.**

DE LA PAUVRETE

XXII

Dieu de bonté qui connaît nos besoins et ne compte pour rien nos cris et nos prières, béni soit-il pour tous les biens qu'il a cru bon de ne pas nous donner.

XIII

Sans compagne et sans pain, sans feu ni lieu, à quel oiseau Dieu donna-t-il tant d'ailes ?

XIV

Celui qui n'est pas dépouillé ne goûtera jamais la nudité des choses.

XXV

L'argent, cela ne se mange ni ne se boit, ce n'en pas un objet utile à garder, ni bel à voir.

Ceux qui consentent à donner les moments de leur vie brève et précieuse pour acquérir ces signes conventionnels de plaisirs possibles sont dupes de l'abstraction et vivent dans l'irréel.

XXVI

Efforce-toi de faire ce que nul, hormis toi, ne peut faire.

Efforce-toi de désirer ce que chacun, comme toi, peut avoir .

Distingue-toi par ce que tu es, non par ce que tu as.

XXVIII

Les pauvres sont plus infortunés que les riches :

Car ils croient en la richesse, et qu'elle leur apporterait bonheur et délivrance, et

rien ne pourra les détromper.

Ah! que de pauvreté gâchée, que de douleurs perdues qui ne rachètent personne !

XXIX

Posséder trop et posséder trop peu, cela fait également le malheur des hommes.

Mais posséder tout juste assez est pire encore :

Cela fait leur laideur .

XXX

Ne perds pas ton temps à gagner ta vie.

Gagne ton temps, sauve ta vie.

XXXI

On accuse le bourgeois d'être un bête féroce, c'est bien injuste.

**Le sang qu'on l'accuse d'avoir bu, il l'a bien bu sans doute, mais il n'a rien d'un lion.
C'est plutôt un million de punaises.**

DES POMPES ET DES OEUVRES

XXXII

Fuis la ville si c'est l'être et la substance que tu cherches.

Crains de te frotter à ceux qui ne cherchent qu'à se fuir.

XXXIII

Où est ta beauté, grande ville, grise et brouillée comme des poils intimes ?

Là les couleurs se sont éteintes comme se fane le feuillage quand la racine est

coupée.

**La terre là n'est plus la terre, le bois est du métal peint, l'espace est un miroir,
l'homme un reflet.**

XXXIV

Il y a des hommes si usés à la foule qu'ils n'ont plus de visage.

Il y a des femmes qui servent de passage aux passants, et de bouches d'égoûts.

XXXV

Tu as trop de vie, grande ville.

Trop de vie s'appelle fièvre.

Fièvre est signe de maladie.

Ta maladie, c'est de n'avoir pas de raison d'être.

XXXVI

Que produisent-ils ?

De la vitesse.

Une forme du rien.

XXXVII

**Des substitutions, des futilités et des abus, voilà la grande affaire de ces hommes
affairés, sans sourire et sérieux comme des singes.**

XXXVIII

Le matin poissonneux saignera sur les halles.

Le jour passera vite, hâté par les horloges, par les moteurs et par les gares.

**Des lumières d'alcool feront crever la nuit. Les ampoules électriques chasseront les
étoiles.**

Derrière une porte vitrée, des cadavres peints ouvrent les bras à ceux qui entrent.

XXXIX

Tous, ils fuient l'épouvante du peu.

Leur déroute perpétuelle emplit la rue.

Prêts à tout entreprendre, prêts à tout prendre, prêts à tout vendre, prêts à vendre leurs bras, prêts à vendre leur peau, leur intellect, leur vote, leur femme.

Prêts à sourire, prêts à tuer, prêts à crier vivat.

XL

L 'homme est un ange déchu.

Mais l'homme de ville est un animal dénaturé.

Où cours-tu, homme de ville, petit fauve aux ongles rongés ?

XLI

Où est ta grandeur, dis, grande ville ? Forcée par l'avarice et limée de lésine, grandeur faite de petitesesses accumulées.

Au bas des murailles, devant les grilles, l'homme emportant son cœur vivant s'efface comme une petite erreur.

XLII

Maisons égales : leurs numéros augmentent quand on s'avance dans la rue.

Vies égales qui d'étage en étage se répètent et ne s'ajoutent pas.

De père en fils les mêmes espoirs renaissent et ne mûrissent pas.

XLIII

Bitume d'habitude et murs d'ennui...

Boutons, fils, rails, roues, engrenages, inextricable buisson des instruments commodes.

**Il est devenu bien difficile de satisfaire à tant de facilités.
Tous ils perdent haleine à rattraper leur hâte.
Si la machine te semble utile, sers-t'en. Si elle t'est nécessaire jette-la loin de toi.
Ou bien tu deviendras esclave du Grand Personne.
Bitume d'habitude et murs d'ennui.**

XLIV

**Il y a ceux que les machines mangent, dont l'œil reste vissé à un écrou.
Et tel vit comme un moine, égrenant des rosaires de chiffres, mal rasé, mal vêtu,
dormant peu, vivant mal, plus riche qu'une guilde et plus puissant qu'un
roi, ajoutant des zéros au nombre de son gain.**

XLV

Là le travail est si bien divisé que l'un travaille et que l'autre récolte.

XLVI

Il y a de plus ceux que ballotte l'agitation de n'avoir rien à faire.

XLVII

**Il y a ceux qui de leur propre aveu sont on ne peut plus exquis : ils portent une
moustache en brosse à dents, une cravate papillon et une canne, d'où leur vient leur
importance.
Et ils ne font rien d'autre jour et nuit qu'être vicomtes.
Les grandes eaux, les montagnes, les déserts, les glaces et les astres s'effacent devant
leur importance.
De fait ils s'appellent « le monde ».**

XLVIII

C'est là que remue le tas des attachés qui ne peuvent se passer les uns des autres, ni

se passer de s'empêcher, ni s'empêcher de se haïr, comme crabes en nasse et se coupant entre eux les pattes.

XLIX

Tel a des devoirs de famille, tel des liens d'affection, tel des dettes de luxure, tel des retenues de convenances, tel des scrupules de préjugés, tel des restrictions d'habitude, tel des empêchements de paresse, tel des engagements d'honneur, et tel, de vanité.

Il ne pourraient pas , semble t'il, se délivrer s'ils voulaient.

Mais ils ne voudrait pas s'ils pouvaient.

Car leurs désirs sont engagés dans les choses.

L

Le progrès : route ouverte à l'infini. Mais qui tourne autour du même point. Ce point, c'est le corps et ses quelques besoins. Le progès et son carroussel tournent autour.

S'il tourne vite, le corps suffoque, équarquille les yeux, la tête lui tourne, il agite les bras, mais la trompette éclate, le tambour roule, et du haut d'une planche un charlatan explique que le monsieur s'amuse comme un fou, ne se tient plus de joie .

Toi, tu te lèves quand tu peux, tu payes, et tu sors en colère.

Mais le charlatan a eu raison: à quoi servent les foires, sinon à tromper les nigauds ?

LI

Ne proteste pas contre ce que tu désapprouves.

Passe-t'en.

Passe-toi de toutes les organisations industrielles, commerciales, officielles.

Si tu désapprouves le mensonge, quitte la ville.

Si tu désapprouves la banalité, ne lis pas le journal.

Si tu désapprouves la laideur du siècle, jette loin de toi tout ce qui vient d'une usine.

Si tu désapprouves la boucherie, cesse de manger de la viande.

Si tu désapprouves le bordel, regarde toute femme comme une mère.

Si tu désapprouves les contraintes de la misère, dépouille-toi librement.

LII

Pour ne haïr personne, tu haïras bien des choses.

LIII

Nous avons été trompés comme des nègres : pour des jouets d'un sou, pour des bijoux de verre nous avons troqué notre or.

LIV

Que font-elles de nécessaire les villes ?

Font-elles le blé du pain qu'elles mangent ?

Font-elles la laine du drap qu'elles portent ?

Font-elles du lait ? Font-elles un oeuf ? Font-elles le fruit ?

Elles font la boîte. Elles font l'étiquette.

Elles font les prix.

Elles font la politique.

Elles font la réclame.

Elles font du bruit.

Elles nous ont ôté l'or de de l'évidence, et l'ont perdu.

DU BAGAGE ET DU RÉGIME

LV

Dans. ton rouleau tu ne porteras rien qui ne soit nécessaire.

Tu apprendras aux frais de ta fatigue la science du nécessaire.

Pesant et repesant à chaque pas tout ce que tu possèdes, tu jugeras à sa valeur la légèreté du dépouillement acquis.

LVI

**Comme le roi porte couronne, le va-nu-pieds porte soleil en tête.
Même s'il te devient couronne d'épines, toi, dédaigne tout autre couvre-chef.**

LVII

**Sois chaussé de sandales légères.
Un jour tu les jetteras dans un fossé, et toucheras du pied le fond de l'évidence.**

LVIII

**Passe-toi de miroir.
Passant la main sur ton visage, tu rencontreras une écorce étrangère et hirsute.
Ne te connaître pas, ne pas te plaire te sera d'un profit certain.
Une haie épineuse de barbe te protégera bien des rêves folâtres.**

LIX

**Passe-toi de montre.
L'heure ne compte pas dans l'évidence.
Tu te lèveras quand le soleil se lève.
Quand il se couche, tu te coucheras.
Tu mangeras quand ta faim aura sonné midi.
Tu boiras quand une fontaine rafraîchira ta route.
Tu arriveras quand Dieu voudra.
N'aie pas de hâte, ne gâche pas du temps à te hâter.
Dieu seul sait l'heure de ta mort et pour ton bien te la fait ignorer.**

LX

Mange du pain.

Brun, dur et tel qu'il sache tenir tête à l'appétit.

Bois le lait qui nourrit la pureté.

Mords au fruit qui est fraîcheur et force.

Fais bouillir les légumes avec discrétion sans leur ôter leur saveur de verdure.

Evite les cuisines grasses et lourdes ; les fromages puants ; les conserves et les mets épicés ; le vin qui donne des topeurs ou bien des légèretés menteuses.

N'abuse pas du sel qui durcit les veines et fait vieillir.

Refuse viande et poisson, et de jouir de ce qui a eu souffle de vie et l'a perdu dans la douleur.

LXII

Laisse les bêtes manger les bêtes.

LXII

Bois de l'eau.

Si ton goût est subtil, apprends à goûter l'eau et à distinguer les sources.

Quand la soif t'aura penché sur la fontaine, ne te jette pas sur elle comme une bête, mais suspends le désir et goûte en pensée l'évidence de l'eau.

L'eau contient toutes les boissons comme le blanc triomphe sur toutes les couleurs.

Celui qui a fait le tour des voluptés du monde sait que la chasteté contient tous les plaisirs.

Et l'eau ne trompe pas la soif.

LXIII

Fille de poésie et sœur de délivrance, que pauvreté soit exquise en toute chose.

Crains de garder en ta compagnie et de toucher avec tes mains l'objet de forme impure ou fait de vil métal.

Chère te soit la chose utile dont la forme est déduite de sa matière et de sa fin, dont la fin ne tire pas la forme de côté, dont la forme s'accroche à la fin comme la balance à son support.

Véhicule à la main au travail et repos au regard qui s'y pose.

Choisis le manche de ta hache tel que les nœuds du bois et la torsion des fibres

tiennent au poing et prolongent le bras et, lissé par l'usage, se décore de ses propres striures.

Compose la sandale qui satisfait ton pied, sied à la terre et met ton orteil à l'aise.

Coupe ton pantalon dans le lin bleu ou dans le chanvre roux.

Que le fil et le point des coutures lui servent d'ornement, et plus tard la teinte des pièces dont tu devras le carreler.

Supprime l'indécente braguette et les bretelles comiques.

Qu'un seul bouton le suspende à ton flanc et qu'il soit de bon buis bien ouvré au burin.

Que le fond de ton sac ne recèle rien de laid.

Que le revers et le dedans des choses soient plus soignés que les surfaces.

Que rien de laid ne se cache sous tes vêtements et ne touche à ta peau.

Que le couteau, le ciseau, le pinceau ou la lime donnent une caresse d'adieu à l'objet qu'ils achèvent, et que la frise semble dire: « J'ai fait ceci pour moi non sans plaisir. »

Que ta tente ait la couleur des papillons de nuit ou bien soit rouge et noire de croix et de soleils comme les voiles adriatiques que voilà.

LXIV

La nuit, prends pour coussin une pierre commode.

Celui qui dort sur un mol oreiller, sa tête va se perdre entre deux seins inopinés, et sous le couvert du sommeil sa chair échappe.

C'est pourquoi la pierre est préférable qui ne prête pas à confusion.

L'échelle de Jacob et ses arpèges d'anges jusqu'au ciel prenaient appui sur une pierre.

Le Fils de l'Homme n'en avait pas même un pour y poser la tête.

LXV

Préfère pour y mettre ton camp une terre en pente douce, libre d'herbe et loin des arbres. Tas de cailloux vaut mieux que champs de trèfle :

crois-m'en sur parole ou bien essaie à tes dépends. En terrain plat, couche-toi la tête au septentrion.

La tente pliée n'est pas beaucoup plus grande qu'un grand mouchoir.

Plantée sur ton bâton, sur quatre cannes creuses coupées au fleuve, elle tient tête au

vent comme un jonc.

A l'averse, elle proteste avec un brave bruit.

Mais si tu peux, ôte cette loque entre la nuit et ton sommeil.

DE LA NUIT, DU MATIN ET DE LA MORT

LXVI

La première nuit tu ne dormiras pas.

La fièvre de la fatigue et de la nouveauté t'occupera les tempes.

Tu tâteras la terre avec tes mains, tu penseras: Je suis, je suis, je suis.

Tu perdras le souffle pour les pailles, les thym, les menthes, le foin fané, les labours qui fraîchissent.

Tu perdras la tête dans le ciel comble de treilles d'étoiles, d'arcades éternelles.

Quel dommage de ne pas savoir le nom des étoiles !

Pourquoi dommage ? Il vaudrait mieux ne savoir le nom d'aucune chose au monde.

Que ce bavardage perpétuel de la pensée se tût.

Que la pensée se tînt suspendue dans le regard ouvert au bord des choses en un tremblement muet.

Très haut est le silence de la nuit.

Étoiles, vous semblez petites et vous êtes des mondes. Moi, je suis petit et je pense.

LXVII

Tu t'éveilleras à la source des herbes. Prie, ami, dans le premier matin tintant de gouttes et de trilles limpides car les buées qui montent dans la lumière qui monte emporteront ta voix.

LXVIII

Si ta prière est demande, ne demande pas pour recevoir, mais pour purifier ton désir.

Prie Dieu, plutôt, qu'il te purifie de tout désir.

Oui, ne prie pas pour demander, mais prie pour rendre grâces et chanter gloire.

Prie pour prendre part à la poussée des arbres, aux feuilles dans le vent, aux oiseaux dans le jour, aux travaux des planètes illustres, à l'extase des astres établis pour toujours dans la vérité.

LXIX

De l'avenir tu as une certitude, une seule : que tu mourras.

Ce n'est pas un malheur comme l'ignorance ou le péché.

C'est une grâce du Seigneur envoyée sous la forme du châtement.

C'est ce qui donne du prix à chacun de nos moments.

C'est ce qui conclut notre figure.

LXX

Nous ne sommes pas grands ni gros autant que des montagnes ; nous est-il jamais venu à l'esprit de nous en plaindre ?

Pourquoi nous plaindre de posséder aussi dans le temps une limite ?

Sans limite il n'y a pas de forme.

Sans forme il n'y a pas de perfection.

La perfection de la forme s'obtient par l'accord.

Accorde chacun de tes moments avec la mort.

LXXI

Le géomètre fou posa un point sur le papier battit des mains et rit. Il en fit partir une courbe dont il jubila d'abord et puis qu'il prolongea avec

application, tirant le bout de la langue.

Le cercle refermé soudain, il pleura.

Et tels nous sommes, qui faisons fête à l'enfant qui naît et qui pleurons la mort de sa mère.

XXII

Tous ils iront au même trou. Mais, vois, ils tournent le dos de ce côté, s'enfuient, les jambes folles, et puis dansent sur le bord, ils s'asseyent dans le vide, tombent en culbutant, se font traîner par le fond de la culotte avec des cris de porc et des grimaces de pitre.

Mais toi, tu es homme libre, et tu regardes où tu vas, et de toi-même tu vas où tu devras aller.

Celui qui ne meurt pas pour quelque chose meurt pour rien.

C'est pourquoi je tiens qu'il est plus sage d'oser.

LXXIII

Joue à donner : il n'y a pas de jeu plus distrayant.

Donne-toi, dépense-toi, pars, pense, chante, agis comme on fait quand on chante.

Que l'héritière ingrate, la Mort, quand elle viendra réclamer son dû, trouve les coffres vides, les restes d'une fête et la demeure quittée.

LXXIV

La mort est un absurde: ce qui est ne peut pas cesser d'être. Mais nous mourrons : car cette vie n'est pas notre être, mais son défaut.

LXXV

Tu sais que tu es : c'est l'évidence première. Mais savoir ce que tu es est un savoir que tout savoir ignore. Comment peux-tu voir celui qui se cache derrière tes propres yeux ?

LXXVI

Ô mortel, tu n'as pas devant toi une immortalité mais deux - mortel, point où la matière et l'âme se croisent - , car la matière ne peut finir, enfermée dans les causes jusqu'à la fin des temps, ni l'âme, affranchie du temps.

Or tu n'es pas matière, même ton corps n'est pas matière, mais forme qui s'engage en elle comme une onde, qui la soulève et la laisse retomber sans

en entraîner une parcelle.

Tu n'es pas âme, même ton esprit n'est pas l'âme, celle qui veille en ton sommeil sans rêve, et pense en ta pensée sans que tu la conçoives.

Tu n'es pas ce qui lie l'une à l'autre : le ruisseau de ta vie qui suit sa pente à quoi tu ne peux rien.

Tu es ce qui passe entre les deux dans l'eau qui passe, comme un poisson qui nage en un courant.

Tu es ce que tu veux, tu es ce que tu penses, c'est-à-dire une chose ou une autre.

Si tu penses je suis corps, tu iras où vont les corps, sous terre.

Si tu veux être ton âme, tu vivras dans les eaux vives de la source.

DU DETACHEMENT ET DE L'ASCESE

.LXXVII

Pourquoi descends-tu selon le courant ? Ne vois-tu pas où le ruisseau débouche ?

Le courant vient de l'âme et descend vers la chose ; il s'appelle désir.

Jusqu'à ce qu'à la fin tu deviennes semblable à la fin du désir : une chose étrangement autre, entre les choses.

LXXVIII

Tu es libre de choisir entre telle chaîne d'action et telle autre rivées à telle fin, et même entre une fin et une autre fin.

Ce qui ne t'empêche pas d'être enchaîné et fini.

Libre est celui qui s'est défait de toute fin. Qui agit comme n'agissant pas.

Qui a pour fin la perfection du faire.

L'acte de celui-là fend le monde comme un éclair d'absolu.

LXXIX

Si tu ne veux pas tomber en proie à la douleur, marche à sa rencontre.

Si tu la fuis, tu es perdu, car elle court plus vite que toi.

LXXX

Seule est douleur une douleur subie.

Les douleurs qu'un homme s'impose, et qui lui sont des travaux et des essais, perdent du même coup leur horreur de leur venin.

L'homme qui sait s'imposer des douleurs sait imposer des limites à celles qu'il subit, en prendre possession ou se dégager d'elles.

Quant à celui qui par grâce d'amour assume les douleurs des autres, il abolit les siennes, efface ses péchés, établit son cœur travaillé dans une joie grave et durable.

LXXXI

Vas-tu tourner la tête à tous désirs comme poulet courant derrière les mouches ?

LXXXII

Le désir est comme le pauvre : tu lui donnes une large aumône pour qu'il s'en aille, mais plus tu donnes et plus souvent il revient frapper à la porte de service.

LXXXIII

Si nous craignons d'entreprendre une lutte sérieuse contre nos sens, ce n'est pas que nous désespérons de l'entreprise.

Mais c'est que nous savons la victoire assurée et que nous craignons cette victoire.

LXXXIV

La punition détruit le criminel mais ne détruit pas le crime.

Le remords ronge le cœur mais n'entame pas la faute.

Rien n'est plus vain que de vouloir faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait.

Dieu seul le peut, qui tira toutes choses de rien.

Ainsi donc, pénitent, tes péchés confessés, rends grâces à Dieu qui t'en fait grâce.

Et comme il est de ton devoir de croire qu'ils ne sont plus, empêche leur souvenir de

te travailler .

Mais travaille-toi en revanche à saper les racines de passion d'où le péché pourrait renaître.

Que la pénitence ne te punisse pas, mais te corrige.

Ascèse n'est pas pénitence, mais exercice.

LXXXV

Si tu n'entres pas dans cette voie le cœur plein de désir et d'espérance en jubilant, sache alors que tu n'es pas fait pour elle et va-t'en barboter ailleurs.

Oui parfume ta tête quand tu jeûnes et si tu souffres, estime que c'est une grâce de souffrir, et si tu pleures, souviens-toi que bienheureux sont ceux qui pleurent et sois heureux d'un bonheur difficile.

L'Ascèse c'est le Gai Savoir.

Exerce-toi sur toi-même comme le musicien sur son instrument. Quand tu sauras jouer, tu tireras de tes cordes une musique pure et continue intitulée la joie parfaite.

Et tu ne seras plus de ceux qui demandent avec inquiétude s'il est une récompense en d'autres mondes pour les justes.

LXXXVI

Revêts d'abord le cilice de la chasteté, le plus serré, le plus intime, celui dont le crin démangera ton sang.

Piétine-la, piétine-la, écrase-lui la tête.

Telle pensée mesure dix kilomètres, telle autre en a quarante de long.

Si tu ne tombes, le soir, comme une pierre parmi les pierres, si tu ne dors d'un sommeil matériel et sans rêve, lève-toi, ramasse ton bagage et fuis dans la nuit.

Courage ! Le désir déchoit avant les dernières forces.

Entre la limite de l'un et celle de l'autre s'étendent des prés sans vent où tu pourras dormir tranquille.

LXXXVII

Si tu désires la femme, tu n'es qu'un homme.

Si tu n'es qu'un homme, tu es la moitié d'un homme.

Mais si tu sais vivre seul, tu es homme et femme et couple et un.

L'amour t'appartient et ne peut te trahir.

La joie t'appartient comme le rouge au rubis.

Et cette fête au ciel et sur la terre et ces musiques dans le vent rendent témoignage des épousailles silencieuses.

LXXXVIII

On peut posséder une femme comme un nageur s'accroche à un noyé.

Il n'est donné qu'aux chastes de posséder l'amour.

L'amour est un pont entre toi-même et l'autre. La chasteté est la clef de voûte de ce pont.

S'il est assez solide tu peux t'aventurer hors de toi pas à pas, toucher au sommet du pont le point où les rives se touchent, puis, te penchant, voir le fleuve qui fuit entre les rives sans les unir, emporter les noyés des deux bords.

LXXXIX

J'ai connu un amant acharné entre tous à la besogne. Il ne cherchait ni le plaisir ni l'aventure : il cherchait la connaissance. il voulait passer par la fissure, s'enfoncer dans le vif, saisir le dessous et le revers des choses.

Ainsi l'enfant appuie le nez à la vitrine de Noël et sa propre buée l'empêche de voir.

XC

Chaque homme renferme en son corps son père et sa mère liés ensemble et témoins l'un de l'autre.

Mais le père enfermé dans ce corps d'homme retrouve son membre viril à la place accoutumée et peut se tourner vers les femmes du dehors, tandis que la mère reste en lui cloîtrée de force et jalouse à jamais.

Que l'homme se garde de l'incontinence de peur d'insulter la sainte mère intérieure.

XCI

La chasteté est l'épreuve des forts. Eux seuls l'affrontent victorieusement.

Pour un saint qu'elle porte à l'extase, combien de faibles elle voue au dessèchement, à l'aigreur, au désespoir, à l'angoisse, à l'obsession.

Que la chasteté ne soit pas contrainte mais délivrance.

Qu'elle ne soit pas une répugnance contre nature, irraisonnée et déraisonnable presque autant que l'inversion ou le dévergondage.

Montre-toi libre c'est-à-dire détaché, et non pas attaché à l'abstention, crispé dans le refus ou guindé dans la pruderie.

Et quitte l'absurde croyance, si jamais elle t'a hanté, que ce membre magique et créateur, qui est en même temps l'antenne du septième sens, ne te soit donné pour nulle autre raison que pour que tu te consumes à le mépriser et t'évertues à n'en rien faire.

XCII

La chasteté n'est pas défense d'aimer : c'est l'arme défensive de l'amour.

Si l'épouse se garde c'est pour celui qui est en mer ou à la guerre et dont elle attend le retour.

Si la vierge se garde c'est pour le mariage et l'enfantement.

.Et toi pèlerin, pourquoi, pour qui te gardes-tu ?

La chasteté vaut ce que vaut l'amour au nom duquel elle est tenue.

L'abstention sans amour s'appelle timidité, dégoût, souci de bonne renommée, froideur mais non pas chasteté.

XCIII

Ma semence me démange. Elle me mange du dedans. Pourquoi dois-je garder pour mon tourment ce qui m'a été donné pour être donné dans la jouissance ?

Quoi ? Tu es docteur en Israël et tu ne sais pas ces choses ? Tu ne sais donc pas que tu dois renaître.

Je suis grand, barbu, membru, vais-je devoir rentrer dans le ventre de ma mère ?

La puissance d'engendrer est en toi, Nicodème, et l'élixir de vie. Ne jette pas ailleurs la semence.

Ne la répands pas au-dehors.

Et vis, toi-même soi, fils de toi-même.

XCIV

Celui-là tient la clef de sa vie.

Il a des mains de feuille, des pieds de plume. Son corps est une proue de cygne. Sa tête est un mont de cristal.

Celui-là tient la clef de sa vie.

Les formes du monde lui sont bijoux, où brille la couleur de leur substance.

Les visages des hommes lui sont ouverts. Il entre là s'il veut, regarde les pensées nager dans l'eau de leur silence.

Celui-là tient la clef de sa vie.

Celui qui possède l'amour ne doute plus de l'immortalité.

XCV

Tu en viendras, ô chaste, à tenir pour impures non seulement les pensées lascives mais toute rêverie, comme étant injure à cette blancheur d'âme où le cœur aux écoutes attend la descente du divin.

DU JEÛNE

XCVI

Les vendredis tu jeûneras.

Jeûner ne signifie pas manger une chose plutôt qu'une autre, mais signifie ne pas manger.

Chaque fois que tu devras prendre des forces contre l'invasion du dehors, tu multiplieras les jeûnes et les prolongeras.

Tu peux boire de l'eau. Tout le monde sait, n'est-ce pas, que le bonheur, c'est de vivre d'amour et d'eau claire.

XCVII

Le jeûne est un exercice qui consiste à ne pas penser qu'on jeûne, tout de même que la chasteté à ne pas penser aux femmes. Il arrache l'esprit au ventre.

Il te rend fort en te prouvant la force de l'esprit. Il te rend humble en te rappelant tes limites avec douleur.

XCVIII

Ne laisse pas ta pensée courir du côté des plats fumants et des tables chargées, si tu ne veux pas perdre tout le fruit du jeûne.

Pense, ami, aux hommes qui ont faim dans ce monde, et plains-les d'un cœur plus sensible.

XCIX

Au début, la privation exalte le désir, mais si tu persévères et refuses encore de le nourrir d'images, il finira bien par mourir de faim.

C

Ces jours-là, mets plus de soin que de coutume à ta toilette et plus d'élan à tous tes actes.

Tiens la tête haute, ne perds pas un pouce de ta taille, ne laisse pas fléchir le volume de ta respiration ni gauchir la direction de tes pas. Ne t'assied guère, ne cherche pas l'appui des murs. Donne-toi aux travaux qui entraînent, qui occupent toute l'attention et toutes les forces. Soutiens la longue journée à bout de bras et ne la laisse retomber que sur ta couche nocturne.

Pourtant la fièvre ne te quittera pas de sitôt : tu dormiras aussi mal qu'après un repas copieux.

Mais au matin, tu seras surpris de te trouver exempt de sommeil et de faim, et de te lever avec le soleil et les oiseaux, en pure et parfaite jubilation.

CI

Ces jours-là, prends bien garde de ne point penser à ta mère, au pays de ton enfance, aux visages qui sont chers à ta mémoire, car la tentation des larmes est forte ces-jours-là.

CII

Celui qui jeûne se fait transparent.

Les autres lui deviennent transparents.

Leurs douleurs entrent en lui et il est sans défense contre elles.

Qu'il bouche donc bien ses sens en mangeant bien, l'homme qui ne veut pas que charité le dévore.

CIII

La faim arme la patte de griffes, la gueule de dents, le bras d'un fer, allume les poudres, souffle la guerre sur la face des terres habitées.

La faim dresse l'orgueil, soutient l'avidité, aiguise la ruse, fourbit la diabolique curiosité.

Elle repousse en désir charnel, répand les crimes et les drames. Elle appareille les gloires qui brûlent les peuples.

Elle est le poids qui entraîne au-dehors. Elle est le ressort du temps. Elle est la chaîne. Elle est la source de l'erreur et de l'excès.

Manger c'est toujours se préférer à l'autre.

C'est prendre à un autre vivant sa nourriture ou sa chair.

C'est prévaloir par abus, dérober, tuer.

Et c'est aussi mourir, car tout ce que l'homme mange le mangera.

CIV

Prière du vendredi :

**Seigneur, sois mon pain aujourd'hui,
la source de ma force,
ma faim, ma soif, mon désir et ma joie.**

Garde-moi des désirs qui ne sont pas l'amour de toi.

Et délivre-moi de ma nature.

Mais prends ma place en moi, Seigneur.

DU SILENCE

CV

Corrobores le jeûne par le silence. N'adresses la parole à personne ces jours-là. Si les gens te parlent, réponds-leur par gestes ou, si la nécessité t'y contraint, par écrit.

Nul ne peut savoir les bénéfices qu'il tirera de cette pratique avant de l'avoir essayée, de toutes les austérités la plus douce, douce à l'esprit comme l'est au corps la laine qui lui fait nid de sa propre chaleur.

CVI

De toute austérité la plus douce et la plus efficace.

Le masque clos et la bouche scellée, tu marcheras pareil à ta propre statue, ô chaste.

Tu sentiras un mur monter autour de toi, se bâtir sous tes pieds.

Par la meurtrière des yeux tu verras les hommes approcher et puis se dissiper dans l'air à cause de la vanité de leurs éclats de voix et de leurs gestes.

Toi baissant les cils et descendant en toi tu mesureras ta majesté intérieure.

CVII

Tais-toi beaucoup pour avoir quelque chose à dire qui vaille d'être entendu. Mais encore tais-toi pour t'entendre toi-même.

CVIII

Le silence est l'écorce du fruit sans quoi pulpe et noyau, tout sèche avant l'automne.

CIX

L'homme secret est le contraire de l'hypocrite.

Celui-ci cache ses défauts et ses méfaits, celui-là ce qu'il a de meilleur.

CX

Si tu parles de ton amour, c'est que tu n'aimes que du bout des lèvres.

Si tu parles de tes sacrifices, c'est que l'approbation de l'auditoire te semble moins vaine que la délivrance et la sagesse.

Si tu parles de tes visions, tu ne les feras pas voir aux autres et tu cesseras bientôt de les voir toi-même.

Si tu parles de tes pouvoirs occultes, ta vanterie les chassera de toi comme un exorcisme.

Si tu parles de ce que tu as de plus précieux, de la seule chose qui t'appartienne, du bien que tu as fait, le voilà vendu : tu te seras payé de mots.

CXI

La prière est offrande de paroles, et par elle les âmes vivent.

L'angoisse et la folie se défont si le cœur parle.

Le mariage est une parole, et de lui les hommes naissent.

Les pactes sont des paroles, et d'eux dépend la paix du monde.

Les peuples se battent pour des mots.

Dieu crée et rachète par le verbe.

Médite, ô silencieux, sur la vertu des mots.

Conserve la puissance des paroles non dites.

CXII

Nulle parole n'égale à la pensée.

Nulle pensée n'égale à la vérité.

La parole rapproche des surfaces. La pensée se bâtit avec des paroles. La vérité habite dans l'abîme.

Celui-là seul demeure dans la vérité, qui se tait, et par sagesse a cessé de penser.

DE LA VEILLE

CXIII

**Quand tu seras maître de tout le reste, tu pourras tenter la conquête du sommeil.
La moitié de ta vie y est enterrée. Le secret de tes forces s'y trouve.
Mais ne t'aventure pas avec témérité contre ce grand empire sans défense.
C'est une conquête où tu pourrais te perdre.**

CXIV

Ne méprise pas ta moitié d'ombre.

Ne pense pas qu'elle n'est rien parce que tu n'y vois rien. Ne pense pas qu'elle ne sert de rien parce que tu n'y travailles pas. Ne pense pas: là je ne pense pas, donc je ne suis pas là.

Par là tu rentres dans ta naissance. La nature t'y répare et recrée. Ce germe de l'ignorance primordiale n'est autre que ton être même.

Certes, si tu savais montrer en tes travaux autant d'art que ton sommeil en cache, le peuple crierait au miracle et te prendrait pour un dieu.

Si tu pensais avec autant de profondeur que tu dors, tu saurais la vérité dernière.

CXV

Là tu tournes le dos à tout et tout se ramasse dans ta main.

Là l'espace est ton pas, le temps ton cœur, et tu converses avec les morts. Là tu vas sans te mouvoir.

Là tu reçois sans demander, là tu te vois venir de loin, là tu voles, là tu deviens un autre, là ton désir fait pousser l'herbe, là tu règnes sur les ombrages et sur les eaux.

Et, plus bas, dans le silence sans mirage, dans les ténèbres où il n'y a personne, là tu es.

CXVI

Il faut que tu aies vaincu tous les désirs pour renoncer encore au seul plaisir qui soit sans ombre de péché.

La veille convient à celui-là qui touche le seuil de la perfection. Les autres sécheront sur place.

Veiller, ce n'est pas substituer au repos le travail et le souci, mais c'est mener les travaux et les jours selon la paix créatrice du sommeil et c'est agir comme n'agissant pas.

Veiller tout à fait, c'est atteindre à l'extase.

L'extase peut remplacer le sommeil et lui ressemble parce qu'elle est le contraire du sommeil.

Le sommeil est la suspension de l'esprit dans le corps ; l'extase la suspension du corps dans l'esprit.

DU FROID. DE LA MALADIE

CXVII

Contre le froid, ne te défends pas en te mettant dans un cocon de laine.

Tu ne crains pas d'exposer à la neige des monts et aux plus aigres bises ton visage qui est la surface la plus délicate de ta chair .

Rapproche-toi donc pas à pas autant qu'il se peut de la nudité, qui seule est saine et sainte, afin de devenir tout visage.

Qu'un bain froid chaque matin chasse la moiteur du sommeil. Même si tu dois casser la glace pour trouver l'eau.

Ne te couvre que pour méditer, lire, écrire ou dormir. Reste découvert tant que tu es en mouvement. Si le froid te fouette, presse le mouvement.

Ne crains pas le vent sur la sueur. Que ta vie ne dépende pas d'un courant d'air et d'un chiffon.

CXVIII

Si tu prends mal, traite le mal par les douches et les suées; secoue-le bien de crainte que, se trouvant à l'aise chez toi, il ne demeure.

Mais si la fièvre prend l'avantage et que tes jambes cèdent, cherche un coin sec et t'y couche à l'écart.

Jeûne, bois de l'eau, attends. Aide le mal à passer en n'y pensant pas.

Il n'est qu'un seul remède à toute maladie : la patience.

Si ton heure est venue, meurs de bonne grâce.

Rien n'est plus vain que de vouloir éloigner l'heure qui viendra tout de même.

Et rien n'est plus vulgaire que d'insister.

CXIX

Un sang riche et une solide santé sont un rempart contre la grâce de Dieu.

Un corps bien planté sur ses assises est la racine de la foi en ce monde: qu'il existe et qu'il n'y a rien d'autre.

La fièvre est une ivresse sans artifice.

La vérité n'est pas en elle, non plus que dans le vin, du moins elle ébranle l'erreur bien fondée.

Si la maladie est entrée en toi, toi entre en elle.

Connais ses forêts mouillées, ses cavernes brûlantes, ses fumées, son ciel de rocher, brisé d'éclairs.

Et cette langueur sur les plages de la convalescence : voilà que toute ta chair est une pousse blême prise au revers par un rayon. Les jeûnes ni les veilles ne te peuvent donner une limpidité plus désirable.

DE LA DIGNITE DU CORPS. ASCÈSE ET CONNAISSANCE

CXX

Toute offense à la dignité du corps est un acte irréligieux..

La saleté en est une aussi bien que le fard.

Ne te fais donc jamais un cilice de ta crasse.

Si tu portes cilice, porte-le sur une chair lavée.

Le bain est un sacrifice vertueux dans le froid du premier matin; et dans la chaleur du jour un renouvellement salutaire.

La propreté n'est pas indulgence à la chair. Par la cérémonie du bain le corps excrète sa part de matière afin de se rendre à la vie, et pour que la vie se l'approprie tout à fait.

CXXI

Pisse n'importe où, avec l'impudeur des purs.

CXXII

La honte de ce qui est naturel ne prouve pas l'élévation de l'âme.

C'est une marque d'amour-propre mondain.

Tels sages pour nous déguster du corps nous enseignent que c'est un sac de cuir plein de sang, de graisses, de chyle, de bile, d'ordures et d'urines au-dedans, et par-dehors suant, suintant, puant.

Mais leur dégoût est un leurre des sens, non moins que la fureur amoureuse des insensés.

Car pour la raison pure rien ne pue.

C'est à la chair que l'excrément répugne.

Si la chair le repousse, c'est qu'elle n'entend pas se confondre avec lui.

Le vol de l'oiseau oublieux de la crotte lâchée est plus sage que le dégoût des sages.

Exposé à la clarté de l'esprit, le corps vivant est pareil aux nervures merveilleuses des feuilles, aux veines des coquilles, aux duvets et aux sucres des

fleurs, à la croissance des saisons, à la structure des étoiles fixes, au sang du soleil et aux lymphes de la lune.

CXXIV

Aime et respecte ton corps. Traite-le comme un étranger, comme un ami, comme un ennemi, comme la femme de ton prochain.

CXXV

Aie ton corps et connais-le.

C'est une chose qui te vient du dehors, une chose parmi les autres et qui trempe encore en dehors comme sonde.

Parmi les autres choses, c'est la seule que tu sentes à la fois du dehors et du dedans. C'est donc la seule clef qui te puisse introduire à la signification de tout le reste.

Toutes les créatures ont leur écho dans ton corps comme le bruit de la mer dans la conque.

CXXVI

L'esprit n'est pas contenu dans le corps.

Comment serait-il contenu dans le corps celui qui s'étend par-delà les étoiles ?

Celui dont le ciel est le globe de l'œil n'est pas contenu dans le corps.

Mais le corps, au contraire est en lui contenu comme l'image, petite, dans la pupille.

Le corps de l'homme est l'image du monde dans l'œil de l'esprit.

CXXVII

Qu'il se retourne et voilà que le monde entier volette autour de lui comme les pans d'un vêtement.

Qu'il ferme les yeux et tout est emporté par les ténèbres.

Le corps vivant est le pivot de l'univers visible.

Il s'enfonce loin dans les choses par ses racines d'actes.

Par ses contacts et ses échanges il prouve son équivalence aux substances cachées des choses.

Les surfaces sensibles enveloppées en son cornet, en se déroulant, couvriraient les quatre horizons.

Il est le nœud de tout. Il est ton lien avec tout.

Lié à lui, tu es attaché à la chaîne des causes.

Dégagé de lui, tu es libre de tout.

Celui qui est maître de son corps a vaincu le monde.

Celui qui connaît son corps voit toute chose du dedans.

CXXVIII

Si tu es enfoncé dans ton corps jusqu'au-dessus des yeux, tu ne peux pas voir où son courant te mène.

Connaître le corps, c'est se dégager de lui et le regarder à distance.

CXXIX

Il n'est de connaissance que par l'épreuve et par la contre-épreuve. Connaître, c'est mesurer d'abord le vide que crée la suppression d'une chose et comparer l'absence et la présence.

C'est pourquoi les privations sont l'instrument de la connaissance du corps.

DES NOCES DE L'EAU ET DU FEU

CXXX

La vie est une douce brûlure.

Au commencement des temps le feu rencontra l'eau, son ennemie. Et il s'unit d'amour avec elle en secret.

D'où sont nés tous les vivants. Les plantes d'abord, flammes mouillées, et nous, les étincelles.

Sève et sang sont eau qui flambe et feu qui coule.

Feu sage, tempéré d'eau qui ne consume pas ce qu'il a pris, mais le compose, feu qui jouit et se recueille, feu qui pense.

Oui, la vie est une douce brûlure.

CXXXI

Sur deux natures glissant en sens inverse la vie a construit sa demeure.

L'élan, la chute et leur balance sont les murs et le toit de la maison.

Érectile, irritable, agressive est sa nature droite, couchée et fuyante sa nature gauche.

Leur alternance sépare les règnes sur la terre, divise et distribue les espèces, creuse le sexe, referme le corps, règle en chacun l'angle du pas, le temps du souffle, son œuvre et son amour, son repos et sa mort, selon l'ampleur de l'onde.

CXXXII

Quand la vie tourne à l'eau le sommeil la couvre et la conserve.

Quand elle s'allume, la faim la dévore et la pousse à dévorer.

La famille des arbres et des herbes, des mousses et des algues n'a jamais soulevé le voile vert de la torpeur première; et dans la plénitude du jour dort la grande verdure, au réveil des printemps répondant par un rêve de fleurs.

Mais les serpents, les insectes, les poissons éclatants et les bêtes chaudes de la terre

**appartiennent au feu, et sur eux souffle la faim.
De même le mâle est feu, la femelle eau.**

CXXXIII

**Il est roi par la main droite et par la tête. Sa tête rayonne d'une crinière de barbe.
Sa vie est attelée en flèche et se rue au-dehors.**

Les clameurs de la guerre et les bruits du labeur sont sa gloire.

Ses amours sont méchantes comme la faim.

Il combat, conquiert, construit sous le signe du soleil.

Elle est couchée comme la rivière.

L'image renversée des choses l'emplit d'un mirage de profondeur qui dissimule ses profondeurs.

Elle est arrondie et fermée sur elle-même ; endormie à ce qui n'est tendresse.

Sa chair est faite du lait des sèves et du miel des calices. Et le creux de sa chair a la douceur des feuilles.

Le travail de la chair s'achève dans son silence.

Elle est scellée sous le signe de la lune.

O berceau du retour, nid du repos! et elle coupe la tête du vainqueur qui s'abandonne sur son sein.

Étoile des bas-fonds, coquille luisant dans l'eau trouble des larmes, ô perle, ô verdoyante, ô belle, ô bien-aimée !

Et voici que je me suis pris de tendresse pour un jeune arbre sur la rive.

CXXXIV

Si la vie est brûlure, la poitrine est son foyer .

.Le souffle est la seule fonction du corps qui soit ou involontaire ou volontaire, à volonté.

Pour celui qui veut descendre dans ses entrailles, c'est donc la corde du puits.

En pressant le souffle, tu peux faire de ton corps une braise, en le retenant, une pierre.

En le réglant avec une attention de tous les instants, tu peux garder ton corps du froid, du chaud, de la fatigue, le purger de toute maladie et de toute inquiétude, et délivrer tout à fait ton âme du trouble et du poids de la chair .

Mais celui qui joue de cette clef sans prudence, sans constance et sans guide, décroche le balancier et affole l'horloge.

DE L'IMMOBILITÉ

CXXXV

Si ton cœur penche à l'attachement, marche, marche et lève les talons ; mais si le voyage te distrait, arrête-toi sur cette pente.

CXXXVI

Tu as laissé le village noir d'hommes et de troupeaux dans la poussière, les grappes d'enfants par les escaliers des ruelles, les commères qui s'égosillent sous le dragon des gargouilles: voilà son tas de cubes de craie au pied du mont.

Les loups qui rôdent dans ces fourrés d'épines te protègent bien de l'approche des hommes.

En face, le golfe de Manfrédoine est sans vagues et sans voiles.

Arrête-toi dans ce maquis gris de pierres et de thym, pour t'y rompre au difficile exercice de l'immobilité.

CXXXVII

Tel est notre besoin de fuir notre propre présence que la pose la plus commode, au bout de deux minutes, nous devient torture.

Les membres enroulés et noués, établis-toi dans une posture inébranlable.

Là, ne fais rien d'autre que de ne rien faire.

Fais cela parfaitement.

Ne tourne pas la tête, ne la penche pas, ne laisse pas fléchir l'échine, ne bats pas des cils, ne tousse pas, ne chasse pas la fourmi qui grimpe à ton poignet, ni le fourmillement qui travaille ton pied écrasé sous la cuisse.

Possède tes membres, fais-en des choses.

Deviens pareil à une souche pensante.

Si les oiseaux picorent. autour de tes genoux, c'est que les anges sont sur le point de s'approcher.

CXXXVIII

Un quart d'heure dans la première semaine, puis ; une demie, puis une heure.

L'heure la plus favorable est celle qui précède le crépuscule de l'aube et celle qui suit celui du soir, où les insectes ne te dérangeront pas, ni la vue intermittente et perfide des choses terrestres.

CXXXIX

Tes yeux qui ont voleté comme des mouches sur tant d'ordures, qui ont jeté au milieu de toi tant de breloques brillantes, y ont instauré tant d'idoles, promené tant de fantômes, fiche-les maintenant sur cette tache d'écorce, sur cette feuille morte, sur ce caillou.

Et laisse-les là jusqu'à ce que les larmes jaillissent sur tes joues.

Et que les paupières se ferment comme une plaie.

CXL

Cependant tu brideras ta respiration sans la forcer.

Tu la prendras longue et profonde.

Pour l'inspiration, pour l'expiration, pour la rétention, tu choisiras une prière appropriée par la durée et par le sens et la répéteras à chaque phrase infatigablement.

Qu'elle mesure le temps, enchaîne l'attention, soutienne le courage.

CXLI

Maintenant il ne te reste plus rien à faire que l'essentiel: posséder la pensée.

Attirer les oiseaux avec des chansons n'est pas plus difficile.

Apprivoiser les loups n'est pas plus difficile.

Empoigner la source jaillissante n'est pas plus difficile.

Va. Ne te tourne pas vers moi pour me demander aide.

Je ne peux t'accompagner où je t'envoie.

Car l'homme est seul là.

Seul comme les morts dans leur tombeau.

Seul comme Dieu.

CXLII

Jusqu'ici tu as voulu et agi selon ta pensée. Tu n'as jamais voulu ta pensée, tu n'as jamais pensé : la pensée a pensé en toi comme dehors il pleut.

Maintenant, monte au-dessus des nuages et pense selon ton vouloir .

CXLIII

Le désir part tout droit, butte contre l'objet, change de direction comme la mouche.

La ligne brisée du désir, l'élever du ventre à la poitrine.

La bercer d'un mouvement régulier et réversible, en faire une ligne ondulée.

Enfin la fixer dans la tête, au clou de l'œil, par la méditation.

CXLIV

La méditation est une pensée concrète. Méditer, c'est penser des objets et non pas des idées.

Les rêves, ainsi, sont des pensées d'objets.

Méditer, c'est rêver avec logique et volonté.

CXLV

Le regard las et dolent, s'étant replié sous les paupières, ramasse le jour épars et les débris de couleur qu'il a ramenés avec lui dans sa coquille.

Fais-les tourner autour d'un point imaginaire au centre du front.

Au milieu de ce cercle, crée la croix.

Plante en ce point ton attention et attends qu'elle pousse, attends.

Tu la verras, tu ne la verras plus, tu la verras puis lumineuse, puis noire...

Et enfin par longueur de temps, par effet de l'effort, par grâce, tu la verras, la croix du Christ, ta croix.

CXLVI

De la racine des pieds rouillés de sang remont jusqu'à la plaie du flanc, source des deux baptêmes.

Jusqu'à la poitrine où le souffle clapote, comme une proue qui va prendre le large.

**Jusqu'aux bras ouverts pour l'embrassement et pour le vol, ouverts comme le vent.
Jusqu'au visage sans trait, et clos comme la lune.**

Appelle-le, ranime-le, réchauffe-le, par ta prière.

Frappe et l'on t'ouvrira.

**S'il reste clos, force-le par la pesée de la pensée, ô violent; s'il reste clos, crie,
misérable.**

**S'il s'ouvre et te sourit, trempe ton visage assoiffé dans son visage comme le bœuf du
soir pousse son mufle dans le cresson de la fontaine.**

CXLVII

La croix est le support de l'homme et sa structure.

Le cadre sur lequel l'homme est tissé.

Pense-toi dans la croix, pense la croix en toi.

**Ton échine dressée avec douleur est le poteau, tes épaules maigries sont la poutre
traverse.**

Pendu dans son orage rouge ton cœur de gloire est le corps du Seigneur.

CXIVIII

**Contempler c'est atteindre la vérité sans la découvrir, sans la voir du dehors, sans
l'ouvrir en paroles.**

CXLIX

**Dans la contemplation l'homme s'oublie, la pensée oublie qu'elle pense, l'Objet
brille de lui-même, l'Objet se pense tout seul.**

CL

Plus haut l'homme assiste à sa propre absence.

**Il voit l'effacement de tout objet.
Le rien qui reste est une présence qui suffit à soi.
La lumière qui règne là est sans limite d'objet.
La joie qui règne là est sans raison, sans limite de raison.**

DE DIEU

CLI

**A celui qui démontrait que le mouvement n'existait pas en dissertant sur les contradictions que ce concept implique, le sage répondit sans parler : en marchant.
Les trop intelligents te démontreront tous que Dieu n'existe pas.
Et toi ne leur réponds pas, mais va prier .**

CLII

**L'être est, dans chaque chose, ce qui n'est ni visible ni tangible ni possible à prouver.
Mais personne ne doute de l'être des choses qui sont.
Et chacun croit qu'il sait ce qu'il dit quand il dit qu'une chose est.
Comment l'être de l'être serait-il prouvé ?
Et comment peut-on croire que l'être de l'être puisse ne pas être ?**

CLIII

**Ceux qui disent que Dieu n'est pas se trompent, car ils croient que Dieu n'est rien.
Ceux qui disent que Dieu est, se trompent quand ils croient que Dieu est quelque chose.
Mais Dieu est ce-qui-n'est-pas-et-est, ajoutant à l'infinité du rien l'être de la chose.
Ce qu'il y a de plus grand est infiniment plus petit que Lui.
Ce qu'il y a de plus petit est infiniment plus grand que Lui.
Il est un, Il est trois, Il est sans nombre.
Il est le triangle. Il est la ligne droite, Il est le cercle, Il est le point, Il est la figure**

**parfaite, Il est sans figure.
Il est partout, Il est tout, rien n'est Lui.
Il est, Il n'est pas, Il est.**

CLIV

**L 'œil qui voit tout ne voit pas son regard.
Nul n'a vu Dieu.
Car dans tout œil c'est Dieu qui voit.**

CLV

**L'espace est la vue de Dieu parcourant la surface visible et les surfaces invisibles.
Le temps est l'ouïe de Dieu où la durée de chaque être est une plainte ou un chant.
Le mouvement est le toucher de Dieu, contact et sens de tout dans tous les sens.
La qualité est l'odorat de Dieu.
La substance est le goût de Dieu, par où l'unité de chaque chose est douce à l'unité divine.**

CLVI

**Il ne suffit pas du tout à l'homme de savoir si Dieu est.
Il veut savoir s'il est quelqu'un et s'il réoond.
Si Dieu n'était personne, d'ou viendrait la Personne ?
Les vivants ne naissent pas des morts, mais des vivants.
La Personne ne vient pas de l'objet.
La Personne est en soi, les objets sont en elle.
Chaque personne est personne pour soi-même et objet pour les autres personnes.
Mais en face de Dieu, il n'y a pas d'autre. Il est le Soi en soi.
Dieu n'est objet pour personne. Toute personne a sa vie en Lui. Hors de Lui, elle est hors de soi, car Dieu est le Soi du soi. Il est la Personne pure.
Si Dieu n'était personne, personne ne serait personne.**

CLVII

La suprême Personne est présence infinie.

CLVIII

Entre les merveilles du monde et la détresse des cœurs humains, l'esprit a noué ce lien qui se nomme religion.

DE LA RAISON, DE LA FOLIE ET DU PASSAGE A LA LIMITE

CLIX

Tu n'aimes que les excès et les extrêmes, toi, chercheur d'absolu, homme-limite, ô sage.

Car Dieu sans doute est partout, mais ne s'atteint qu'à l'extrême des extrêmes.

C'est pourquoi je te dis: Prends la voie moyenne.

Car si tu te jettes dans un extrême, tu perdras l'autre, tu perdras la moitié de toi-même et brûleras l'autre, tu perdras la moitié du tout, tu perdras le tout.

Mais entre les extrêmes il est des ponts. La voie moyenne est celle qui passe par le sommet des ponts.

Elle seule mène à l'extrême des extrêmes.

Il est encore un sentier bas, tortueux et fuyant qui passe entre les choses: c'est la voie médiocre.

Le fou qui se perd pour avoir préféré un extrême s'écarte moins du salut que celui qui élude les extrêmes en suivant ce chemin-là.

CLX

Les hommes de génie, admire-les de loin et tiens-toi sur tes gardes. Il n'est folie, ou sottise, qu'ils n'aient répandue avec éclat. Mais si, par un rare bonheur, tu rencontres encore en ce monde un homme de bon sens, cours te jeter à ses pieds et le supplie de te prendre pour disciple.

CLXI

L 'homme raisonnable est raisonnable et il reste là.

Mais seul est philosophe celui qui tient la solution de sa propre folie.

CLXII

Vois la ligne des fourmis sur le crépi égal du mur.

Trace du doigt une barre invisible en travers de leur file.

Le chef de file s'arrête de part et d'autre de la barre. Le suivant bute sur son hésitation, le troisième sur le second et tous les rangs s'embrouillent.

Leur grouillement fait bourrelet comme la chair se révolte à la cicatrice de la coupure.

Enfin un audacieux franchit la passe imaginaire, ou bien un ingénieux la contourne et la chaîne est soudée.

Ceux qui suivent la file savent qu'ils foulent le vrai chemin.

L'odeur du précédent étant le principe de leur logique, ceux qui s'en écartent croient errer dans le vide.

CLVIII

Dans les chemins que nuls n'avaient foulés, risque tes pas.

Dans les pensées que nul n'avaient pensés risque ta tête.

CLXIV

Aie de l'égard pour les autres.

Aie de l'égard pour les opinions des autres.

N'aie aucune égard pour l'opinion que les autres ont de toi.

CLXV

Si tu n'entres dans la vérité dès à présent avec tout ton corps vivant, il n'y a pas

pour toi de porte au royaume des cieux.

CLXVI

La raison peut prouver sa propre vérité à propos de n'importe quoi, mais l'action seule peut accrocher la vérité à l'idiotie du réel.

CLXVII

La puissance pratique qui en résulte est la preuve irrationnelle de la véracité des sciences humaines.

Une vie parfaite et la béatitude qui en découle sont la vérification par les faits d'une philosophie.

CLXVIII

Le savant sait ce qu'il sait et d'autre part il est ce qu'il est.

Mais le philosophe est égal à ce qu'il sait : c'est là la dignité du philosophe.

« Aller nu-pieds, coucher dehors et manger du pain sec, tout cela est fort joli, dit l'Homme-au-col-dur.

Mais si tout le monde se promenait comme vous, de quel ciel tomberait-il, votre pain ? »

C'est vrai : aller nu-pieds, coucher dehors et manger du pain sec sont des luxes de prince, que nul manant ne nous disputera.

CLXX

Il y a des hommes d'esprit et les hommes de l'esprit.

Les hommes d'esprit sont ceux qui possèdent beaucoup d'esprit, et qui s'en servent, comme de juste, pour faire prospérer leur affaires.

Les hommes de l'esprit n'ont reçu parfois du ciel que peu d'esprit. Et de ce peu ils ne se servent pas.

Ce sont eux qui servent l'esprit.

CLXXI

La plus haute connaissance est que la vérité ne peut être connue.

Le plus haut vouloir est un vouloir d'abandon.

La plus haute gloire, mépris de toute grandeur.

Le désir suprême, celui de l'exemption de tout désir.

Le souverain bien, affranchissement de toute possession.

Chemin du retour et passage de l'homme à la limite.

DE L'ORGUEIL ET DU DÉGOUT DÉPASSÉS

CLXXII

Tel se croit grand qui n'est rien: c'est l'orgueilleux. Un malheureux, - et deux fois de ce qu'il ignore son malheur.

Tel sait qu'il est quelque chose, mais il dit qu'il n'est rien pour que les autres le contredisent : c'est le modeste, - il ira loin.

Tel sait qu'il est grand, et il l'est en effet, mais il devra renaître avant d'atteindre à la vérité.

Tel a l'intelligence de l'illimité: celui-là c'est l'humble.

Celui-là n'admet pour lui d'autre couche que la terre, d'autre toit au-dessus de sa tête que les étoiles.

CLXXIII

Si dans ce monde tu trouves tout mauvais et dégoûtant, à quoi donc as-tu renoncé ?

Mépriser, renier, repousser, méconnaître, si telle est ta sagesse, et si tu trouves tout mauvais et dégoûtant, c'est que tu es toi-même mauvais et dégoûtant.

Nous avons connu la foncière bonté de ce que Dieu a fait et pour nous préféré la meilleure part en nous tournant vers Lui.

DU DEVOIR DE S'AIMER SOI-MÊME

CLXXIV

Aime-toi toi-même.

Comment aimerait-il les autres, comme lui-même, celui qui ne s'aime pas lui-même ?

Aime-toi toi-même. Aime-toi d'assez loin.

Aime les autres comme toi-même, et toi-même comme un objet appartenant à d'autres et précieux.

CLXXV

En toi-même, aime le Même et rejette le Toi : connais-le.

Le moi qui dit moi n'est pas le vrai moi.

Rejette-toi sans cesse, replace-toi devant toi-même comme un objet pour te connaître.

Le moi connu, devenu autre, c'est le personnage, celui que les autres connaissent et qu'ils jugent.

Faible et vain il se moule aux jugements d'autrui.

Fort, il porte signification de toi parmi les hommes.

Faible et vain il est peut-être encore de force à t'escamoter : car c'est un tour de l'amour-propre que de ne rien laisser en propre à tel qui le cultive.

Le vaniteux, dit-on, n'aime que soi, ne sert que soi.

En vérité il ne s'aime pas du tout et s'ignore tout à fait : il s'amuse à servir de jouet et de reflet à l'opinion des autres.

Fort aux yeux des gens et représentatif, peut-être ton personnage te remplace au lieu de te représenter. Pauvre ami, tu n'es plus là derrière ton personnage : il t'a dévoré depuis longtemps. C'est pour quoi il ne représente rien, c'est pourquoi sa force ne sert à rien, ou plutôt sert le Rien, sert le Mal qui est le néant servi par la force.

CLXXVI

Je sais, un grand homme qui n'aima pas de femme, n'éleva pas de fils, ne se reconnut pas de frères, ne se fit pas d'amis, ne crut jamais en Dieu : il aimait son personnage, éleva son personnage, adora son personnage, affirma son personnage en son œuvre, assit son personnage dans la gloire. Sa gloire eut la couleur de

l'incendie, son œuvre eut la forme de la mort. Il ne laissa derrière lui que ruine, révolte, confusion, haine. Fut-il au moins damné à la mesure des maux qu'il apportait ? Je ne sais : à la fin on découvrit qu'il n'était pas là.

Ne tâche pas d'être un grand homme. Tâche d'être homme, car cela seul est grand devant la face de l'Éternel.

Tâche de connaître ta personne, connais qu'elle est une parmi d'autres personnes, connais qu'elle est autre que toi.

Par la force de la connaissance et par la grâce du bon vouloir, détache ta personne des autres personnes selon les lois de la justice, arrache-toi de ta personne selon la loi de la liberté.

Regarde ta personne de loin, de dos, de haut et quand elle ne sait pas qu'on la regarde. Surprends-la dans l'élan, dans la colère, dans le désarroi, dans l'affaissement, arrête-la parfois au milieu d'un geste, au milieu d'un mot. Suspend et retourne-la.

Connais sa place et ses limites. Veille à ce qu'elle ne les dépasse jamais.

Si tu veux dépasser les limites de ta personne, la voie est ouverte : dégage-toi d'elle et surpasse-toi.

Le Même est sans limites. Plus vaste que l'espace et sans extension. Plus grand que le nombre innombrable des êtres, et un. Il est dans tout. Il est le dedans de tout. Il est tout. On ne le voit nulle part.

On ne le connaît pas du dehors. On le connaît du dedans. Connaître du dedans c'est aimer .

Aime-toi toi-même, c'est-à-dire conjoins le Toi avec le Même.

CLXXVII

Ecce Homo. Le Roi des Cieux, le Roi des Rois, tout le monde le moque et crache à sa face quand il paraît déguisé en roi.

Et moi, pauvre imbécile, je me pare moi-même de pourpre et d'oripeaux pour m'exposer aux regards de la foule.

Pauvre imbécile qui ne sais pas, qui ne sais pas ma royauté de droit et la cruelle dérision du déguisement où je me plais.

CLXXVIII

Ne répète pas : je pense, donc je suis.

Demande-toi : suis-je moi-même ?

Moi veut dire un. Même veut dire qui-se-tient-au-milieu-et-demeure-sans-altération.

Suis-je le même ? Suis-je un ? Suis-je ? Qui suis-je ?

Qu'est-ce qu'être ?

Tu penses, dis-tu, et tu es. Eh bien, pense-toi donc si tu peux.

Ou bien tais-toi, sot, jusqu'à ce que tu puisses

CLXXIX

A l'endroit de ta personne montre-toi pareil au roi jaloux qui veut que son ministre le représente avec tout l'appareil convenable ; mais dès qu'on prête trop d'attention à son ministre, il en prend ombrage, le prive de sa charge et le jette au cachot.

DES TROIS SERVITUDES

CLXXX

Empêchement, Entraînement, Enchaînement constituent les trois ordres de la servitude intérieure.

L 'homme tombe sans cesse d'un ordre de servitude dans l'autre. Il en résulte dans la direction de ses actes des arrêts, des sautes, des virevoltes imprévisibles, et cette incertitude qu'il prend pour son libre arbitre.

CLXXXI

Nos désirs rencontrent l'Empêchement dès qu'ils violent l'ordre des choses ou dépassent la mesure de nos forces, dès que l'obstacle ou l'ennemi nous arrête.

L'excitation artificielle des désirs qui est le principal office de la civilisation, augmente d'autant les contraintes et les empêchements.

La recherche du plaisir qui épuise la vie en la dissipant et dissipe le plaisir en le multipliant, quand il ne se bute pas aux barrières du dehors, tombe sur le vide qu'elle a creusé elle-même au-dedans : l'ennui.

Le vice qui force la loi de nature et la loi des hommes et mine nos forces nous expose à l'empêchement du dehors et du dedans.

La passion qui est un désir sans mesure, même si elle décuple nos forces, nous voue à la fin à l'empêchement et porte bien son nom qui signifie souffrance.

L'orgueil qui exalte l'homme dans la séparation et l'oppose à tout, ignorance de ses limites et bévue sur l'état de ses forces, l'afflige d'un empêchement constant. Car la seule existence d'autrui, quand par hasard il s'en aperçoit, le fait déchoir de son immensité fantasque, le rencogne et remet à sa place.

L'ambition qui n'est pas le désir des choses, ni le désir du plaisir, mais le désir d'être plus fort que tout autre, le mène un jour à la rencontre d'un plus fort que lui, ou de la ligue invincible des faibles ou de la trahison des proches, ou de la mort à qui la dernière victoire appartient en tout cas.

CLXXXII

Si tu veux te défaire de l'Empêchement, n'essaye pas d'accroître ta puissance à l'égal de la convoitise, de l'orgueil et de l'ambition, car l'Empêchement grandit à mesure.

Réduis tes désirs à tes besoins, ton ambition au dépassement de toi-même, et ton orgueil à la considération de la dignité de ton essence.

CLXXXIII

Restreins-toi pour échapper à la contrainte.

Mais pour atteindre à la liberté grâce à cela même qui t'empêchait, grâce aux autres, trouve l'Accord.

CLXXXIV

L'Empêchement, c'est l'accident qui arrête la poussée de l'action ; l'Entraînement, l'accident qui va la faire déborder.

L'Empêchement oppose à la liberté son mur.

L'Entraînement s'ouvre à elle comme une issue et c'est un piège.

L'Empêchement l'arrête et l'irrite, l'Entraînement la flatte, l'égare et finit par la prendre et la perdre.

L'Entraînement (qu'on s'enivre de vin, de colère, de vengeance, d'amour, de jeux, de spectacles, d'éloquence, de gloire, d'épouvante panique, d'horreur sacrée, de conquêtes, de révolte ou de vertu civique) retombe sur soi-même et dans le vide. C'est une porte ouverte au fond d'un miroir et qui donne sur le néant.

CLXXXV

Deviens capable. Capable est celui qui contient. Capable est celui qui possède un contenu.

Contiens, contiens, contiens ta colère, ta semence et ton souffle.

CLXXXVI

Le remède à l'Entraînement, c'est la justice.

La justice, c'est le pacte de séparation. Et c'est le commencement du Toi et du Moi.

Dieu créa par la séparation des eaux. C'est pourquoi l'être des créatures se fonde sur la justice.

La justice, c'est l'épée plantée qui fixe la limite, le pacte et la paix jurée. Elle fait de la limite un contact, et de la distinction un bien.

Elle fait que les forces contraires, ta force et la mienne, s'appuient l'une sur l'autre au lieu de se heurter, s'affirment l'une par l'autre au lieu de se détruire ; que s'arrêtant face à face au lieu de passer outre, elles acquièrent la stabilité, la gravité de l'être ; que se reconnaissant l'une l'autre, elles se connaissent elles-mêmes en retour. La justice marque le commencement de la réflexion.

La réflexion marque le commencement de la justice intérieure.

La justice intérieure, c'est de reconnaître que je suis autre que mon personnage; que tout ce qui s'appelaient moi est une foule d'autres, de fixer leur limite et leur dicter la loi.

L'Entraînement, c'était la force de cette multitude d'autres en moi. Or tout est fort en moi sauf moi, l'un.

CLXXXVII

L'Empêchement et l'Entraînement se rejoignent et s'enchaînent dans l'Enchaînement.

L'Enchaînement est fait des chaînes et des engrenages de l'habitude.

L'habitude entraîne notre action et nos paroles dans le sens des choses déjà faites et dites et empêche l'invention, l'élan, le jaillissement de l'acte libre.

L'Enchaînement, c'est de fonctionner au lieu de vivre.

CLXXXVIII

Enchaînement des Causes, Enchaînement des Buts, Enchaînement des Raisons : les

trois niveaux de l'Enchaînement.

La Cause agit dans le passé. Elle pousse l'événement par-derrière comme la bille pousse la bille.

L'Enchaînement des Causes force chacune de tes actions dans la pente et les circuits du perpétuel recommencement. Par lui tes pas piétinent la trace de tes pas, tes gestes roulent dans l'ornière des mêmes gestes, tes mots pleuvent dans la flaque des mêmes mots, tes actes tombent dans le fossé des mêmes échecs. Par lui, tu répètes la leçon de ta vie sans la comprendre et sans l'apprendre. Par lui tu reviens à tes agissements sans retour sur toi-même.

Il te couche dans l'habitude, sommeil sans rêve et sans repos.

Le But se tient debout dans le futur. Il tire l'événement à soi. Il appelle les vivants par le miroitement des images, des espérances et des idées.

Quand le But se place dans les objets, l'entraînement qu'il provoque s'appelle Désir. Quand il se hausse sur le plan humain, la passion qui en résulte s'appelle Ambition. L'enchaînement intelligent des buts s'appelle Poursuite de l'Utile.

La poursuite de l'utile dresse devant l'homme un escalier sans fin. Celui qui s'y engage de toutes ses forces et de toute sa pensée n'en sort que mort, sans même s'être aperçu qu'il a passé sa vie à fuir sa vie. L'aspect difficile, satisfaisant, régulier de la poursuite fait croire qu'il est beau, bon, raisonnable de s'y donner.

L'Enchaînement des Raisons s'appelle Obligation et Devoir.

Seuls le subissent les justes.

Vas-tu, prétextant la sagesse, refuser de payer ton dû ? Se délivre-t'on d'une dette en ne la payant pas ?

Mais plutôt renonce à l'Avoir qui est la source inépuisable du Devoir. Paye vite ta dette et n'en contracte pas de nouvelle.

Avec adresse et prévoyance, avec espérance et persévérance, avec tous les efforts et les talents que d'autres déploieraient à rechercher amour, gloire et fortune, acquiers tes droits à la solitude et à la pauvreté.

CLXXXIX

La forme mentale de l'Empêchement, c'est l'aveuglement et l'ignorance.

La forme mentale de l'Entraînement, c'est la distraction.

Ou bien c'est l'imagination ; celle qui nous emplit la tête de bulles, de brouhaha ; nous dérobe toute chose et nous-même.

Ou bien c'est la réaction : l'acte qui a sa cause hors de moi.

La forme mentale de l'Enchaînement, c'est la stupide logique de la routine qui ne

nous fait pas faire les choses parce qu'elles nous paraissent sensées, mais nous les fait paraître sensées parce qu'elles se font.

C'est elle qui porte le génie technique des humains à la perfection d'un travail d'insectes rongant la poutre qu'ils habitent.

C'est elle qui produit ces effondrements périodiques qui s'appellent ruine et guerre.

Et chacun participe de son mieux à la fabrication de la catastrophe par intérêt, par devoir, par amour de la popularité.

CXC

Les trois quarts de l'enfance baignent dans le sommeil.

La moitié de notre vie d'homme y retourne.

La moitié de notre corps y trempe : nos entrailles y travaillent sans en sortir.

Nos besognes et nos gestes quotidiens n'attendent pas d'entrer dans le passé pour tomber dans l'oubli.

Ils se passent dans le sommeil de l'habitude.

A quel moment se place-t-il dans notre vie, dites, le moment qu'on peut nommer Moment Présent ?

CXCI

Au-delà de la liberté et de la servitude, le service de Dieu et la délivrance de l'âme.

En deçà, la Paresse.

Empêchement originel, entraînement à rebours, enchaînement du rien.

Si la liberté est le jaillissement de la vie, que dire de la défaillance du jet ?

CXCII

La paresse heureuse et confortée de suffisance constitue l'état de Contentement.

L'homme content s'attache à ses chaînes, prend ses limites pour des sauvegardes, se fait un nid de petitesse.

Il ne se donne pas le mal de faire du mal, c'est pourquoi il passe pour bon.

Il n'admire pas ce qui le dépasse et ne s'en inquiète pas. Il s'en moque doucement, c'est ainsi qu'il passe pour sage.

La paresse malheureuse et compliquée d'effroi constitue l'état d'Angoisse.

L'angoisse est un attachement désespéré de la personne à des limites qu'elle sait fragiles, mais au-delà desquelles commencent les affres de l'obscurité, gouffre du néant.

L'angoisse est un naufragé qui bute contre l'épave laquelle il s'accroche, chaque fois qu'il s'efforce d'émerger pour reprendre souffle. S'il lâchait la poutre, il nagerait peut-être ou du moins flotterait, mais une crampe le cloue au bois.

DE LA DÉLIVRANCE, DU SACRIFICE

CXCIII

La délivrance de la tête c'est la sagesse.

La délivrance du cœur c'est l'amour.

La délivrance des sens c'est la beauté.

La délivrance de l'acte c'est le rite.

CXCIV

Le Rite c'est l'acte de Présence.

Le Rite c'est la Représentation et le Présent. La Représentation, parce qu'il rappelle, reproduit, produit la présence de Dieu parmi les hommes. Le Présent, parce qu'il présente l'offrande, la rend effective, parce qu'il oblige celui qui offre à l'attention du recueillement, c'est-à-dire à la présence.

Le Rite délivre de l'empêchement, il tient l'homme à l'écart des objets d'appétit et des sujets d'orgueil, il tourne le désir en prières et en dons, l'orgueil en prosternations, il frappe l'empêchement dans ses sources.

Le Rite délivre de l'entraînement où l'on se vide en paroles et en gestes. Il amène au contraire l'homme à emplir de soi les paroles et les gestes qu'il lui présente.

Il les délivre de l'imagination en l'introduisant corps et âme dans une Image plus grande et plus réelle que lui.

Il le délivre de la chaîne des buts et des devoirs faisant rebrousser le cours de ses gestes ordinaires, ouvrir et joindre ses mains toujours prêtes à prendre, courber la nuque affectée de raideur, plier les genoux prompts à courir aux affaires ou au plaisir .

Il le délivre de la chaîne des buts et des devoirs en le disposant au don total.

Il le délivre de la paresse en l'obligeant aux attitudes tendues.

Il le délivre du contentement et de l'angoisse en rompant ses limites personnelles, en ouvrant son acte aux directions de l'espace, en l'accordant à la circulation des luminaires célestes.

CXCV

La raison du Rite, c'est le sacrifice.

Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'un sacrifice agréable à Dieu, le sacrifice humain.

Il n'y a jamais eu qu'un sacrifice agréable à Dieu : le Sacrifice de la Personne.

La Personne a toujours reculé devant le seul sacrifice que Dieu exige d'elle et a trouvé des victimes de substitution.

Abraham voulait sacrifier son premier-né, c'est-à-dire le meilleur de lui-même, l'animal s'est trouvé sous son couteau.

« Et la nuque de l'agneau a valu pour la nuque de l'homme, le creur de l'agneau pour le creur de l'homme. »

J'ai horreur, dit l'Éternel, de l'odeur de graisse de vos holocaustes.

A la plénitude des temps le Fils-de-l'Homme est venu restituer en son intégrité le Sacrifice de la Personne.

Le Christ a souffert à ta place sur la Croix.

A ton tour prends la croix et suis-Le.

A ton temps prends sa place sur la Croix afin d'y recueillir les éternels profits du sacrifice.

DES MISÈRES RISIBLES

CXCVI

Ton corps se montre sous l'aspect d'un arrogant mari, accoutumé de prendre ses aises et de crier pour qu'on le serve.

Ton âme emprunte les allures d'une petite femelle peureuse et l'on ne sait si c'est sa femme ou sa servante.

Elle aimerait qu'il lui rendît hommage comme à sa reine ou bien qu'il la maltraitât avec amour.

Mais le Corps aime d'autres femmes et, sous prétexte qu'il peut avoir la sienne

chaque fois qu'il la veut, la délaisse tout à fait.

Elle se tient dans le coin le plus reculé de la maison, effacée, indulgente, se consolant de l'abandon par des jeux et rêveries, dissimulant sa paresse par de l'affairement chaque fois qu'on l'appelle, affectée, prude, bavarde, sournoise, futile, pleurarde, faisant l'évanouie chaque fois qu'on la touche, usant de toutes les lâches défenses de la femme.

Moyennant quoi, cet irréconciliable ménage pourra durer jusqu'à la mort.

Il est grand temps, ami, que ton âme s'arme d'un sceptre et de vertu virile et se couronne d'une tête, que ton corps joue dignement son rôle, celui d'une épouse soumise.

CXCVII

Les uns disent que c'est un caillou, les autres disent que c'est un oiseau.

En effet c'est un œuf.

Pour une pierre, c'est une pierre décevante, non dure et qui ne dure pas.

On ne peut bâtir avec cette pierre, ni paver les chemins. On ne peut la façonner à son gré. On ne peut la jeter à l'ennemi qu'elle ne crève. Pour peu qu'on la laisse, elle pourrit et pue.

Pour un oiseau, c'est un absurde oiseau qui ne chante ni ne vole.

Ils exaltent la nature de l'homme, ils fondent sur elle leurs cités. Les uns prétendent que c'est un oiseau, les autres le traitent comme une pierre.

N'avez-vous donc jamais vu un œuf ? Ne savez-vous pas ce que c'est ?

CXCVIII

Celui qui oublie l'humilité de la condition humaine est comme l'académicien dont le discours soulève l'hilarité générale, non que l'éloquence lui fasse défaut, ni la subtilité ni la sublimité, mais parce qu'il a oublié de mettre sa culotte et qu'entre les pans brodés de son habit, pend un grand drapeau de chemise candide.

DU PLAISIR ET DE LA DOULEUR

CXCIX

J'aimerais mieux souffrir toutes les douleurs du monde que d'atteindre à cette sagesse où tout me paraîtrait indifférent et vain.

Christ, délivre-moi toujours de l'indifférence et montre-moi la plénitude des choses.

CC

N'aie pas l'horreur superstitieuse ni la haine ingrate du plaisir.

Tenir pour bon tout ce qui déplaît et pour mauvaise toute chose plaisante est façon sensuelle de juger du bon et du mauvais.

Recherche le bien seul, car cela seul est bon, sans égard pour le plaisir ou pour la peine.

Mais si le plaisir t'échoit sans que tu l'aies cherché, réjouis-t'en, rends grâce à Celui qui te l'envoie et passe.

CCI

Le plaisir est un bien car c'est le signe d'un bien.

C'est un signe que la vie donne à notre vie : qu'elle doit s'avancer dans ce sens afin d'en avoir plus de vie.

La douleur est un bien car c'est le signe d'un mal et la défense de s'y enfoncer.

C'est un avertissement sévère, insistant, irrésistible pour nous arrêter sur les pentes mortelles.

Le plaisir appelle la douleur et la douleur le plaisir, car l'aiguille de la boussole oscille pour indiquer la route de la vie.

Mais si tu crois trouver ton bien en bloquant l'aiguille sur le signe du plaisir, la boussole est faussée et tu t'en vas à la dérive.

CCII

Laisse donc se balancer la balance sensible.

Car mieux vaut mesurer les maux qui t'arrivent et sentir leur poids de peine que perdre par lâcheté la mesure et le sens et la vie.

Rien pourtant ne t'oblige à placer ton cœur dans le plateau chancelant, à la merci du contrepoids, comme au péril de mer.

Elève le regard jusqu'au point fixe où la balance est suspendue.

Rapproche-toi par degrés de ce point. Fixe-t'y.

L'impassibilité c'est cela.

Sentir sans subir.

Porter son bonheur ou son malheur sans se laisser porter par eux.

Mais la balance est inégale ou plutôt d'une égalité double.

Car le corps n'est sensible au plaisir que par ses surfaces, alors que toute sa profondeur est capable de peine et triste jusqu'à la mort.

En revanche l'esprit n'est accessible à la tristesse que par sa surface seule, celle qui touche au corps et regarde le monde, tandis que toute la profondeur de sa substance jusqu'à l'infini est joie.

CCIII

Qui sinon la douleur réveillera d'entre les morts ceux que la chair ensevelit ?

CCIV

Si tu cherches le plaisir, la douleur que tu n'attendais pas t'arrivera sur les talons.

Si tu te tournes vers la douleur, des plaisirs inattendus te tomberont du ciel.

C'est pourquoi les sages d'antan, afin de combattre la douleur, ont avec justesse attaqué le plaisir, et assis leur pensée sur le pavé d'un cœur égal.

Mais pour les fils de la lumière s'est ouvert le chemin de la joie.

CCV

La joie a la nature du plaisir et la profondeur de la douleur .

Elle est le contraire de la douleur et aussi le contraire du plaisir .

**L'expansion vers le dehors rencontre la limite extérieure et retombe sur soi-même.
Mais la recherche de l'illimité ne peut buter contre aucun mur.**

La joie est chemin sans retour.

CCVI

De fait tu penses parfois : pourquoi chercher autre chose quand la lumière du jour suffit à mon bonheur ?

Pourquoi cette discipline ? Pourquoi gâter les rares moments de paix que la vie nous accorde ?

Les peines dont ce monde est riche, ne nous suffisent-elles pas ? Faut-il que j'en ajoute de mon cru ?

Ne suffit-il pas de combattre la tentation quand elle se présente ? Faut-il donc se repentir avant même d'avoir péché ?

Il y avait une fois un général économe et compatissant. Il pensa : quel gaspillage de munitions que ce tir à la cible! Pauvres soldats, quelle vanité que ces marches, ces contre-marches et ces manœuvres !

Voici mon plan: je vais mettre mes hommes au repos, les bourrer de nourriture pour qu'ils engraisent et se fortifient. Je leur ferai verser du vin pourqu'ils se réjouissent et pour qu'ils m'aiment.

Ce furent des années de bonne vie pour toute son armée. Quand l'ennemi survint, les soldats s'empêtrèrent dans leurs armes et beaucoup s'entre-tuèrent, d'autres se firent massacrer avant d'avoir pu former des rangs; le reste jeta le fusil et prit la fuite. Le général exhortait les siens au courage, les appelait « mes enfants », leur rappelait ses bienfaits, mais il demeura seul sur le champ de bataille.

Ne ris pas de cet homme malheureux: c'est toi.

DE LA BEAUTÉ.

CCVII

Chante.

Surtout dans les voyages de plaine pour bercer le pas.

Chante à longs traits comme on boit à la source quand on a soif.

Oublie les airs connus, dépêtre-toi de la glu des mélodies apprises. Laisse couler la voix selon sa loi propre et la pente du moment.

Cherche dans la matière de ta voix la forme pleine et l'ornement heureux.

Moule ta modulation à la ligne apaisée des collines que l'éloignement marie à la substance du ciel.

Chante pour ne pas vieillir. Chante pour tenir tête au temps qui nous dépasse, qui nous échappe et nous détruit. Révolte-toi contre le temps, passe par-dessus, venge-nous du temps avec une chanson.

La musique change le temps en plainte, et la plainte en plaisir.

Pourquoi, mon cœur, pleures-tu dans le chant ?

Je pleure en chantant le deuil de toutes choses.

Je pleure le rouge des roses qui ce soir seront brunes. Je pleure les visages joyeux aux cils battants, aux lèvres mouillées, de qui ne survivra que le rire du squelette. Je pleure les amoureuses aux chairs de neige et de lilas. Je pleure les cloches de mon village. Le grand pays traversé dans mon enfance que nous ne reverrons plus. Je pleure les maisons connues sonnantes de travaux, de rires enfantins et de voix claires. La fenêtre qu'on ouvre à l'espoir du matin et la douceur des soirs près du feu et sous la lampe.

Je pleure la flambée des belles saisons, la verdure des jardins et la brise marine au bord du grand départ. Je pleure ce moment-ci que je tiens entre mes mains.

Et mes mains qu'il me faudra lâcher et moi-même que je ne garderai guère et qui m'en vais pas à pas vers mon lit très étroit sous les cailloux.

Mais tandis que je pleure en chantant, qui donc jubile et se plaît à mon pleur ?

Quel es-tu, debout sur le courant comme le Seigneur marchant sur les eaux ?

Quel es-tu qui souris comme l'Ange sourit dans la pluie de feu du dernier jour ?

Le soir tombe, le soleil rougeoie, la terre est noire et craquelée, la fatigue pèse à mes membres mortels, mais touché par le chant mon corps céleste a tressailli du pressentiment de son éveil.

CCVIII

Chante à cœur ouvert, à corps perdu, ne te laisse jamais aller à chantonner et surtout ne sifflote pas. Le sifflotement est une injure égale à la musique et au silence, une incontinence de l'esprit, une indécence devant toi-même, une manifestation d'insignifiance.

CCIX

Peins des fleurs sur les feuillets que tu gardes pour toi.

Bois du regard, bois profond dans la fleur. Il tient le nœud de de toutes les beautés, celui qui sait regarder une fleur.

Du milieu de la fleur lève les yeux sur le pays, sur les cinq pétales des montagnes, sur le village au creux du val comme l'îlot moussu des étamines.

Duvets sur la rosée des plaines, sur les oliviers à la brise, sur la baie au crépuscule, sur les nuées.

Celui qui est le familier des fleurs peut regarder les joues et les cils d'une femme longtemps et sans soupçon de péché.

CCX

Dessine l'insecte avec patience et scrupule.

Un bon dessin est un acte d'humilité.

Recopie chaque corne, chaque barbe, chaque poil.

La patte d'herbe, l'œil de pollen ou de rosée, la vitre molle et la dentelle métallique de l'aile, les bagues d'or limpide, les hiéroglyphes de la cuirasse comme les lettres d'un texte retrouvé dont tu comprends qu'il a une signification que tu ne comprends pas.

Pense qu'aussi par-dessous et par-dedans ce menu hochet aux quatre vents jeté se trouve peint, ciselé, ouvré à jour, marqueté, niellé, articulé, animé.

Pense que le mystère de la Création, de qui la porte est une mort sainte, n'est point nuit pleine de brumes et de terreurs mais bien joyau d'extase de la sorte, filigrane infini d'émerveillement.

CCXI

Prends soin de lui, précieuse pendeloque.

Tu ne vas pas rompre la chaîne qui s'étend d'antenne en antenne au cœur des floraisons et de saison en saison le long des millénaires.

Rends-le à la plante qui te l'a prêté, confie-le à la fleur de sa couleur et vois comme en ce bain de similitude il se réjouit avec ses petites pattes.

Toi aussi, réjouis-toi de cette belle rime.

Tu traiteras avec les mêmes courtoisies serpents, scorpions, tarentules et toute espèce de bêtes nuisibles.

Nuisible, tu l'es toi-même plus que la bête :

Est-ce toi-même que tu voudrais punir en elle ?

Laisse-la partir, et tes malices avec elle.

CCXII

Il y a des hommes qui regardent les fleurs d'un air de compétence.

CCXIII

**Chaque frelon, chaque phalène s'affaire à part à la recherche de son bien.
Toi tu regardes tout : que l'émerveillement et la pitié soient donc ton miel.**

CCXIV

Écris peu.

**Devant la beauté parfaite des rameaux, des ombrages, des nuées et des eaux, la
plume hésite, prise de pudeur.**

Une herbe simple l'intimide.

**Voyant ce monde et voyant la lumière tu n'auras pas l'ingratitude de te croire
grand.**

CCXVI

Ne veuille jamais écrire, ni peindre, ni sculpter, ni chanter, ni bâtir.

**Mais si l'image ou la chanson se construisent d'elles-mêmes en toi, laisse-les faire,
par respect.**

Écarte avec force les appels du dehors, tiens-toi tranquille et laisse-les faire.

**Attends, écoute, apprends ce que c'est qu'agir comme n'agissant pas. Sache veiller
sur ton propre sommeil. L'art est une volonté délibérée de ne pas vouloir.**

CCXVI

**Quand celui qui habite dans notre corps et n'est pas nous, qui dans notre sommeil
travaille ; l'ombre qui nous suit quand nous sommes debout, que nous suivons dès
que nous sommes couchés et devenons une ombre : celui qui nous soutient comme le
squelette dont notre mort sera la découverte ; celui qui fabrique et répare du dedans
notre forme, nôtre et venue d'ailleurs, non voulue par nous ; quand celui-là se
relève, nous somme deux à la même place, et c'est pourquoi nous titubons.**

**Sa tête parfois se mélange à la nôtre et parfois s'en sépare, et c'est pourquoi nous
déliçons comme l'ivrogne qui voit double.**

**Sa voix qui est celle des grandes eaux et du tonnerre, et qui parfois vagit comme un
petit enfant, emplit notre bouche de son clapotement.**

Son onde apaise notre cœur et le noie.

Son œil aveugle et couleur d'eaux profondes coule dans les nôtres et les voile.

Et voici le monde qui se renverse. Les objets durs et ternes brillent comme du verre fondant, les déchirés par le mouvement se referment, les inertes s'animent, les complets s'en vont en éclat, les épars se nouent en guirlande.

Et les choses fondent en leur pâte de rêve, tandis que le rêve rêve qu'il est une chose, et peu à peu durcit.

Et ce rocher, ces briques, ce tronc d'arbre mort, ces poussières colorées tombées dans l'huile ou dans la colle, cette boue, ces métaux, tout ce que nous prenons en notre main pousse de soi-même en notre main comme une plante dans un pot .

Car les membres de Celui-là ruissellent dans nos bras, gagnent nos mains.

Et notre forme, nôtre et venant de nous et qui nous fait, s'imprime comme un sceau royal à ce qui sort de notre main.

CCXVII

La Personne retrouve sa moitié d'ombre et se réveille entière à cette fête. L'homme et la femme qui sont dans l'homme se rejoignent - l'homme qui régit son bras droit, la femme dont sa main gauche est la main, et l'enfant dans le berceau du cœur -, la flambée du soleil, les marées de la lune, l'animal bondissant, l'arbre immobile où la voile du vent voyage, l'eau, le feu, la terre gisante, le ciel lucide.

Oui l'homme et la femme et l'ange.

CCXVIII

De la beauté des Intelligibles on ne peut parler que par figure et par reflet : là où le corps vient à manquer la beauté se dissipe.

Elle n'exprime pas l'esprit, mais le lien de l'esprit au corps.

Elle exprime la personne, le mystère de son incarnation, sa gloire heureuse, le tremblement de sa fragilité .

CCXIX

Comme l'oiseau tisse son nid pour y coucher ses œufs, comme l'insecte protège ses larves pour la fin de l'hiver dont il n'atteindra pas l'entrée, ainsi la Personne qui pressent sa rupture et frémit cherche un appui plus certain que la chair pour y déposer sa forme.

CCXX

Par son inertie et par son poids le corps appartient à la matière, par sa force et son agilité à la vie.

Mais par sa forme il appartient à lui-même. C'est le seul élément qui lui appartienne en propre, sa loi constante et sa substance.

L'intelligence n'est pas ce qui s'exprime en la forme de l'œuvre, mais le corps, ce corps glorieux fait de la chair des astres dont il est écrit qu'il doit ressusciter au Dernier Jour.

L 'œuvre parfaite porte son effigie.

CCXXI

La beauté n'est pas de l'ordre, de la joie, mais du plaisir.

Elle est la découverte d'une constante dans le plaisir.

Sa distinction d'avec la recherche du plaisir et l'indulgence sensuelle est aussi subtile que le fil d'une lame.

Mais la lame est coupante et la distinction totale.

CCXXII

Le plaisir de la forme est sans désir et partant sans limites, constant, savant, sévère, difficile, rare :

La purification de tout plaisir .

CCXXIII

L'art est le plus pur achèvement de l'amour de soi-même.

Traître à lui-même, menteur aux autres, celui qui cherche à complaire aux autres par son art.

CCXXIV

A Troyes, à Rouve, à Bitonte et par les villes blanchies de la côte, tu suivras le collier des basiliques de pierre grise, bâties et décorées selon la manière que les entendeurs d'art appellent romane et que j'appelle humaine.

Car c'est la manière des premiers Chinois, des premiers Hindous, des premiers Egyptiens, des premiers Grecs, des nègres d'aujourd'hui, des paysans de tous les temps et de tous les pays. C'est la manière de ce-qui-va-de-soi.

Roman tu le seras aussi, qui n'as rien appris que de toi-même et des choses, quand pour la première fois tu mordras du ciseau à même la miche de la matière bonne et feras sortir du bloc, entre l'arbre sommaire et la fleur carrée, la bête à cinq pattes au masque humain, la bête qui s'est servie du bloc et s'est servie de toi pour naître, et te regarde.

CCXXV

Etudie ces figures que les enfants gribouillent à la craie ou au charbon le long des murs.

Admire comme la main de Ce-qui-va-de-soi conduit par le biais le plus court la main qui ne sait pas, lui fait tâter la structure essentielle des choses.

Admire ces semences de forme.

Jouets, fantômes, hiéroglyphes, concepts, énigmes, idoles; prends si tu peux ces clefs petites, entre avec elles dans les caves de l'esprit : la vérité du rêve et l'abîme de l'enfance.

CCXXVI

L'art n'est pas difficile. Il est impossible, ou bien divinement facile, la beauté étant ce qui se fait de soi ; où fond, forme, principe, moyens et fin sont donnés l'un dans l'autre.

Mais le talent est moyen seulement et passage. Une voie ou un mur, selon que l'on y passe ou que l'on s'y complaît.

CCXXVII

Celui qui tient l'œuf de l'évidence n'a qu'à ouvrir la main pour le montrer.

Mais le talent fait mille manigances, mille manières et mille sourires pour se mettre en montre et pour cacher le fait qu'il n'a rien à montrer.

**DE L'ÉVIDENCE, DE LA VÉRITÉ.,
DU MENSONGE ET DU MYSTÈRE**

CCXXVIII

Des autres tu peux apprendre toutes sortes de sciences, mais l'évidence est ce que tu ne peux apprendre que de toi-même.

CCXXIX

L'évidence est donnée à tous dès le début.

Mais pour qui l'a perdue, les choses les plus étranges et les plus compliquées sont bien plutôt découvertes, que celle-là retrouvée.

CCXXX

Axiomes, éléments, rudiments, principes soient le pain quotidien de ta pensée.

Choses connues de tous depuis le commencement des temps.

Invente-les.

CCXXXI

L'Un, l'Unique, le Simple sont le nom, le nombre, la forme de l'évidence.

A l'un on n'arrive point par un calcul.

L'intellect n'arrive à l'évidence que par un acte d'amour.

CCXXXII

Le verbe, le nombre, le œud, l'œuf, la graine, ri telle est la porte étroite de l'évidence.

Deviens assez petit, assez pauvre, assez pur, assez subtil pour entrer là.

CCXXXIII

L'évidence est le contraire de l'apparence.

L'évidence n'apparaît qu'à l'oeil intérieur.

L'évidence est l'apparence de l'invisible.

CCXXXIV

Dieu est l'évidence des évidences: c'est pourquoi nulle raison ne le démontre, nulle apparence ne le trahit.

CCXXXV

Penser, c'est quelque chose de plus que de savoir : savoir c'est recevoir ; penser c'est accepter. Croire n'est pas quelque chose de moins mais quelque chose de plus que de savoir.

Celui qui croit ajoute le poids de tout son être à ce qu'il pense.

CCXXXVI

C'est l'affaire du savant de chercher la vérité, celle qu'on attend du dehors et qu'on cherche toujours.

Mais dire la vérité appartient aux purs, celle du dedans, celle qu'on cherche à cacher.

La vérité, c'est le courage du cœur que la bouche atteste.

La vérité, c'est l'honneur de l'esprit, la raison d'être de l'homme, la raison de l'être.

Béni soit celui qui fait honte aux prudents parce que dans ses yeux brille l'évidence de l'âme.

CCXXXVII

Désert de l'or gagné au prix du mensonge.

Piège de la paix achetée au prix du mensonge.

Gêne de la gloire obtenue au prix du mensonge.

Dettes de l'amour acquis au prix du mensonge, dette insolvable.

Défaite de la vie sauvée au prix du mensonge.

CCXXXVIII

Tel ment avec audace pour une fin déterminée que sincèrement il croit bonne, ou que clairement il connaît pour mauvaise.

Tel autre manie la vérité avec adresse.

Qui des deux est le pire menteur ?

CCXXXIX

Tel ne dit que des choses vraies, mais pour donner le change et cacher sa pensée.

Et tel confesse avec une totale sincérité les fautes d'autrui.

CCXL

Les gens cyniques. sont toujours aussi des menteurs.

Leur tour d'esprit est un tour de bouffon et une grimace apprise. Le masque de l'indécence cache leur nudité.

Comme ils disent tant de choses qu'ils ne devraient pas dire, on croit qu'ils disent tout: il leur suffit donc d'omettre quelque chose pour avoir menti.

CCXLI

La sincérité qui ne coûte rien ne vaut rien.

CCXLII

Restrictions mentales : mentir au point de se faire croire à soi-même qu'on n'a pas menti.

CCXLIII

Mensonge de politesse : c'est comme celui qui se farde et ne s'est pas seulement lavé.

CCXLIV

Le Diable a deux cornes : l'orgueil et le mensonge: les deux grands maux qui déchirent le monde et creusent l'enfer.

L'emphase est un péché mignon qui les contient l'un et l'autre.

Caca doré de toutes les décadences.

CCXLV

Il est vrai que grâce aux petits mensonges on évite parfois de grands ennuis et que si l'on ne mentait un peu la vie deviendrait difficile.

Mais si l'on ne mentait pas du tout, le péché deviendrait impossible et tous les malheurs du monde sécheraient au soleil.

CCXLVI

Les choses nous réveillent du rêve.

Le rêve nous réveille des choses, insinuant en nous le doute de leur existence.

Les artifices mathématiques, les fictions de l'art, les symboles religieux, par les voies de l'irréel nous mènent à la vérité.

CCXLVII

Il n'y a qu'une vérité pour celui qui possède en égale mesure les extrêmes de son esprit. Car la recherche extérieure et la recherche intérieure ne s'écartent l'une de l'autre que pour se rejoindre derrière le dos des choses comme les deux mains de celui qui embrasse.

CCXLVIII

Les axiomes de la géométrie et les principes de la mystique sont les deux évidences extrêmes entre lesquelles le pendule de la pensée humaine oscille.

CCXLIX

Les mathématiques sont la science du multiple, la mystique est la conscience de l'Un.

**La connaissance unifie le multiple ; devant l'un, elle reste muette : c'est pour elle un jardin fermé :
le jardin du mystère.**

CCL

Accepter le mystère, c'est écarter l'ignorance, c'est connaître la connaissance et sa limite exacte.

CCLI

**Il y a le connu, l'inconnu, l'inconnaissable, mais il n'y a pas de mystère sans amour.
L'amour entre dans la demeure, la connaissance reste à la porte.
Il n'y a pas de doute possible sur ce que l'amour pénètre ainsi - aussi bien la connaissance en est elle impossible.
Le mystère c'est l'évidence de l'inconnu.**

CCLII

**Arts, sciences, ô gloires ; reflets de vérité, ombres de perfection sur les murs extérieurs de l'esprit.
L'amour seul habite la substance et la travaille.**

DE L'AMOUR

CCLIII

**L'intelligence oppose les relations et les substances.
L'amour est une relation substantielle.**

CCLIV

Nous sommes ou relatifs ou relation, ou liés ou lien.

Rien n'est délié.

Dieu seul est libre, étant seul absolu.

Et nous, nous nous délivrons dans la mesure où nous aimons.

CCLV

L'amour est un bond par-dessus l'apparence vers la substance, par-delà les limites vers l'infini.

Mais la substance infinie c'est Dieu. Tout amour est donc divin par nature.

E t donc dénaturé s'il se détourne de Dieu.

CCLVI

La vie dort au fond de notre chair.

L'amour est le moment où la vie passe d'un corps dans un autre.

La vie reste à nu, la vie est à vif pendant cet éclair.

L'amour est l'évidence de la vie.

CCLVII

La graine contient tout un arbre en un point.

Trois fois tout en un point, puisqu'elle contient deux arbres unis et celui qui va naître.

Où les tient-elle, où les cache-t-elle, si petite ?

L'amour est grandeur contenue en un point.

CCLVIII

Le Sommeil, la Faim et l'Amour sont les trois dimensions de la Vie. La troisième comprend les deux autres.

Le sommeil est l'affirmation du même en tant que même. La faim de l'autre en tant qu'autre. L'amour de l'autre en tant que même. C'est un sommeil à deux. C'est la faim de la vie de l'autre; non le désir de lui, mais le désir qu'il soit.

CCLIX

Le sommeil rappelle le vivant au-dedans. La faim le chasse au-dehors. L'amour l'adresse au-dedans de la forme extérieure.

CC LX

Le sommeil crée, récrée, c'est-à-dire recrée, fait et refait la vie du dedans. La faim tue la vie de l'autre qui est au-dehors, pour s'emparer de sa dépouille. L'amour crée une vie par l'autre en dehors : procrée. Tout amour non créateur est illusoire.

CCLXI

Pas une courbe de vague, pas une nervure de feuille, pas une ligne de la main ne répète la courbe, la nervure, la ligne d'une autre vague, d'une autre feuille, d'une autre main.

Vas-tu croire que deux âmes se répètent ?

Croire à l'égalité de deux vivants, c'est mépriser la surabondance des dons et des distinctions dont le Créateur a décoré la nature.

Mais l'amour veut et fait que l'ami soit égal de l'ami ; l'aimée, l'égale de l'amant.

Ils sont égaux car ils sont un.

Leurs mérites s'échangent et leurs différences se complètent.

Il n'est qu'une égalité qui ne soit point platitude : celle de l'amour.

Il n'est qu'une justice qui ne soit pas un « moindre mal » sinon « une suprême injure » : c'est la justice de l'amour.

CCLXII

L'amour est une proportion juste : l'un et l'autre sont égaux dans l'amour. Cette justice de grâce, cette justesse d'accord définissent l'amour.

Si l'un regarde l'autre comme moindre que lui c'est qu'il n'éprouve pas amour, mais désir curieux et appétit famélique.

S'il pense l'aimer plus que lui-même et comme un gouffre où l'on se jette, il n'éprouve pas amour, mais souffre passion.

Si les deux pensent s'aimer si bien qu'ils ne savent pas où l'un commence, où l'autre

s'achève, c'est qu'ils n'éprouvent point amour, mais subissent attachement.

Non que dans tout attachement, dans tout acharnement un peu de charité ne survive assez pour que la vie survive; même chez deux soldats qui se navrent à mort; même chez les amants qui se baisent et se mordent.

CCLXIII

C'est une force que les forts qui ne l'ont pas appellent faiblesse.

C'est une sagesse que les sages qui ne l'ont pas appellent folie.

C'est une lumière que les aveugles qui ne l'ont pas appellent obscurité.

CCLXIV

L'amour est le courant qui traverse la substance.

C'est la colonne du milieu, celle qui soutient le monde.

C'est une colonne vivante et jaillissante, c'est une fontaine d'eau vive.

C'est un jet dur et dru qui tend vers le zénith et une cascade qui s'épand et s'abandonne par les pentes de l'air.

L'amour qui monte et l'amour qui descend. sont bien de la même eau. Le nom d'amour convient à l'un comme à l'autre.

L'amour qui monte s'appelle Eros, l'amour qui descend s'appelle Charité.

Celui qui confond les deux formes, ou prend l'une pour l'autre à contresens, ou méconnaît l'une ou l'autre, ou oppose l'une à l'autre en ignorant leur lien, celui-là ne peut pénétrer le courant qui traverse la substance, il manque lui-même de colonne et de soutien au-dedans et sa propre fontaine est troublée.

CCLXVII

L'Eros n'est pas par nature un amour inférieur et charnel. L'Eros est une vibration de la substance vitale. Or la vie sous-entend partout l'esprit. Il n'est

donc pas de hauteur spirituelle à laquelle l'Eros n'atteigne.

L'Eros est pur par nature comme le feu. Il tend vers le haut comme le feu. Il consume celui qui le porte comme le feu. Il exalte celui qui en meurt comme le feu.

CCLXIX

L'Eros habite les coeurs, agite les corps des hommes, se prend aux racines du sexe, mais il part de bien plus bas encore, brûle dans les enfers de la nature, passe bien plus haut par-delà les étoiles et les idées.

L'admiration de la grandeur, l'inspiration des œuvres belles, des chants sublimes et des accents prophétiques, le sacrifice du héros et l'extase du saint sont les cimes blanches de l'Eros.

CCLXX

L'Eros du saint revêt une chasteté fulgurante. Il se fixe en Dieu: en ce qu'il y a de plus haut, de plus grand, de plus fort, de plus pur, de plus beau. S'arrachant de ces altitudes, le saint ne peut tourner vers les humains qu'un amour descendant et son humilité est la pente naturelle de l'amour charitable.

CCLXXI

L'Eros prend les éléments faits pour s'entrechoquer et se haïr et les jette l'un dans l'autre.

Il enfonce le feu dans l'eau, pétrit ensemble la terre et l'air, met un souffle de vie dans le corps de boue, et pour lier ce double couple et quadruple combat, il enferme dans le vase du cinquième élément, de la quinte essence, de cette substance subtile qui s'appelle la forme.

Et la forme brille là où le nœud. est noué, où le joint est parfait, où le jeu d'Eros a réussi.

Aussi la beauté voue-t'elle l'être qu'elle marque, aux nouveaux jeux d'Eros.

CCLXXII

Un jeune homme se présenta à un ascète afin d'être reçu par lui comme disciple. Le Maître lui demanda: « As-tu jamais aimé une femme ? » et le jeune homme qui était prude répondit se récriant : « Moi non, Maître », et le Maître lui dit: « Va, aime et puis reviens. »

CCLXXIII

L 'homme qui dort est seul en soi seul, pendu la tête en bas en soi, enfoncé en soi si

profond qu'il se perd de vue et s'oublie.

Quand deux cœurs s'aiment Dieu est entre eux, car Dieu est amour et ils sont en lui à corps perdu si complètement qu'ils l'ignorent: car l'un voit l'autre et se voit dans le miroir de l'autre, mais ils ne voient pas la lumière par laquelle ils se voient.

Que maintenant la bien-aimée vienne à manquer : qu'elle trahisse ou meure ou ne réponde pas et que l'homme reste seul avec son grand amour tout ouvert, et voilà que l'amour qui était entre lui et l'autre entre en lui, voilà qu'il s'approche des portes du réveil.

CCLXXIV

Ne fais pas la charité : aie la charité. Et souviens-toi toujours que ce mot veut dire : grâce.

Tout ce qui est bon est bon à quelque chose ; une seule chose est absolument bonne: c'est la bonne volonté.

Je sais pourtant quelque chose de meilleur : l'amour.

Bonté qui ne sait pas qu'elle est bonne.

CCLXXV

Ascète, je te propose un exercice qui seul peut remplacer tous les autres: fais chaque jour une bonne action.

N'attends pas l'occasion de la faire: fais l'occasion avec le reste. Je n'ai pas parlé d'une bonne réaction, mais bien d'un acte libre, digne d'un front exact et d'un cœur inventif.

Une seule, fût-ce envers le chien qui rôde hors les murs sur le tas des rebuts, fût-ce envers le crapaud à la patte écrasée.

Puis deux, puis trois chaque jour et de propos délibéré.

Et puis n'en tiens plus compte, car le grain est semé et pousse de lui-même.

CCLXXVI

Ne pense jamais : A quoi bon ? ce n'est qu'une bête.

Ne pense jamais : C'est bien fait ! il l'avait mérité.

Ne pense jamais : Ils sont trop, peut-on les secourir tous ?

Ne pense jamais: Cela ne me regarde pas.

Mais plains deux fois celui qui est tout chair et souffre tout entier.

Celui qui est coupable et deux fois malheureux.

Soulage parmi tant d'autres celui qui se trouve à ta portée - qui n'est pas soulagé de ce que d'autres souffrent - car il souffre de sa souffrance seule.

Car il n'y a qu'une seule souffrance et tu ne peux la soulager qu'en lui.

Sache que toute souffrance te regarde, ô mortel.

CCLXXVII

Tu crois pouvoir écraser cette chenille ?

Bien, c'est fait: ce n'était pas difficile.

Bien. Maintenant, refais la chenille.

CCLXXVIII

Hé, dit l'homme-au-col-dur, les animaux n'ont pas la raison: l'homme a donc tous les droits sur eux.

Homme-au-col-dur, est-ce avec ta raison que tu souffres ?

Et encore: est-ce pour satisfaire aux exigences de sa raison que l'homme tue ?

Ils tuent et torturent les animaux sous couleur que les animaux n'ont pas la raison et ils montrent par là qu'eux-mêmes, ils n'ont pas la raison.

CCLXXIX

Mépris des femmes : mesure exacte de l'incontinence d'un homme.

Mépris des bêtes, de sa bestialité.

CCLXXX

Le savoir sans sagesse est un danger mortel. La beauté sans amour est un poison mortel. Le pouvoir sans justice est un abîme de sang. L'ascèse sans charité est un désert d'orgueil.

CCLXXXI

En vertu de l'illusion d'amour un être quelconque devient unique, revêt une importance incomparable ; en lui s'ouvrent des profondeurs mystérieuses.

Mais nul être n'est quelconque, tous sont uniques, tous ont pour eux-mêmes et pour Dieu une incomparable importance et sont profonds inconcevablement.

Le péché d'amour consiste à ne pas aimer tous les autres êtres du même amour.

L'Amour est la passion qui brûle et détruit tout, c'est l'action qui crée et sauve tout.

CCLXXXIII

La plus petite parcelle de bien sur un monceau d'indignités rachète le tout.

Et le dernier mot du larron sur la croix lui ouvre le royaume des cieux.

La plus petite altération du bien le tourne en mal, et c'est ainsi que le plus grand mal est ce qui ressemble le plus au plus grand bien.

Le peu et le beaucoup ont peu de sens tant que le jugement ne sait où pendre la balance de sa mesure.

L'esprit comme la nature a son écorce et son noyau.

Ce qui attaque l'écorce a une mesure et a peu de valeur .

Ce qui touche un point infiniment subtil au milieu du noyau atteint la file des générations jusqu'à la fin du monde.

CCLXXXIV

Il est des hommes chez qui cette fontaine d'eau vive s'est éteinte. Une mare croupissante la remplace.

CCLXXXV

L'attachement, la luxure et la passion: telle est la triste trinité de l'amour stagnant.

L'attachement tient du sommeil; la luxure, de la faim. L'attachement est le renversement de la charité : c'est une charité qui exige et profite au lieu de donner. La luxure c'est le renversement de l'éros : un jet chassé vers le bas par un robinet mesquin.

La passion est mélange et somme des deux autres. L'attachement n'est pas élargissement du moi, mais effet de la confusion primitive. L'homme naît attaché. Le sujet et l'objet ne peuvent s'unir, car ils se confondent.

La luxure au contraire est préférence absolue du sujet sur l'objet. L'objet d'amour

est traité en objet, sert comme une chose. Il est saisi et dévoré, puis repoussé comme un déchet.

La passion est la préférence absolue de l'objet sur le sujet. L'objet, sans cesser d'être objet et tout pétri de matérialité et de limitation, dévore le sujet.

Le sujet abdique, perd son droit naturel et divin, s'assujettit à l'objet, se fait objet, limité, matériel, aveugle. Tous les éléments de l'amour se trouvent dans la passion, mais renversés : c'est l'entonnoir de l'enfer.

CCLXXXVI

Attachement: ignorance infuse, préjugé inné, injustice immanente, défaut originel, inconscience sans innocence, avarice de l'amour.

CCLXXXVII

La luxure a pour le moins l'honnêteté de se montrer déshonnête, mais l'attachement n'a qu'à prendre les noms d'affection, fidélité, piété filiale, amour maternel, vigilance paternelle, tradition, honneur, devoir, vertu, pour répandre au grand jour ses baisers fades, sa bonté impudente et ses regards acharnés.

CCLXXXVIII

La luxure n'exclut pas la dignité malfaisante de la bête de proie. L'attachement ne possède aucune dignité.

CCLXXXIX

La jalousie ne relève que de l'attachement. Elle n'a rien à faire avec la luxure. La luxure assouvie cherche plutôt à se débarrasser de son objet, ou volontiers le livre au partage afin de se rallumer en se frottant au plaisir d'autrui.

CCXC

Les gens sans discernement prennent la jalousie pour un signe d'amour parce qu'elle s'oppose à l'indifférence.

Mais la haine aussi s'oppose à l'indifférence.

La jalousie est le côté haineux de l'attachement.

CCXCI

Tout amour limité a son revers de haine : nous aimons la personne aimée contre d'autres personnes qui la haïssent, contre tout ce qui la menace et pourrait la détruire.

La jalousie renverse ce revers et nous fait haïr tout ce qui aime la personne aimée et pourrait être aimé d'elle.

Et enfin la jalousie rabat le revers de haine sur la personne aimée et nous la haïssons parce qu'elle aime ou pourrait aimer des personnes et des choses haïssables, c'est-à-dire autres que nous.

CCXCII

Si tu n'aimes pas la guerre, respecte ton prochain.

Et cher te soit l'homme qui vient de loin.

Vénère la distance en lui.

La distance est comme une allusion à l'infini.

Aime l'homme en ton prochain.

Aime Dieu en l'homme qui vient de loin.

CCXCIII

N'oublie pas ton prochain à force de l'avoir à ton côté.

Chacun de tes proches vient de distances infinies.

N'oublie jamais combien il est étrange.

Garde entre toi et lui la distance d'un regard.

Car il faut de l'éloignement pour voir clair.

Il faut de l'éloignement pour aimer clair.

Aime cette clarté qui s'appelle Détachement.

CCXCIV

La luxure est un amour qui consiste à ne vouloir aucun bien à la personne aimée.

CCXCV

La jouissance est un bien de l'amour.

Et la peine est un bien de l'amour.

Car l'amour se fait une joie de souffrir.

La luxure fait de l'amour un instrument de jouissance.

CCXCVI

Il est une luxure qui s'écarte avec horreur de tout ce que l'amour recherche, qui ne veut que des objets laids, sales, vulgaires et frelatés.

Il est une luxure qui recherche l'innocence et la beauté, pour l'abaisser, la traîner dans la boue et l'y laisser.

CCXCVII

La luxure contamine son objet.

Il ne lui plaît pas que son objet lui revienne, lui rapportant sa propre odeur.

Elle le repousse comme la bouche répugne à ce qu'elle a vomi.

C'est pourquoi tel luxurieux aime une vierge.

Et qu'il en voudrait une nouvelle au retour de chaque nuit.

CCXCVIII

Nous avons connu un petit homme qui n'aimait pas celle qu'il aimait : il aimait sa pantoufle.

Il délaissait sa femme pour pratiquer en grand secret avec l'objet qu'il tenait d'elle.

Nous en avons bien ri lorsque nous l'avons su.

Mais tout libidineux est pareil à ce fou, et attache une superstitieuse attention à une si petite partie d'une si petite partie de ce qu'amour donne et reçoit.

Et adore l'objet et oublie la personne.

CCXCIX

**On ne tue pas ce qu'on aime, cela n'est pas vrai.
On tue ce qu'on désire, car désirer c'est manger.
Et l'on ne peut manger sans tuer.
On meurt pour ce qu'on aime, cela seul est vrai.**

CCC

La passion est cette religion dont la luxure est le culte et l'attachement la foi.

CCCI

**Le suicide est le dénouement de la passion parce qu'il en est la substance.
Toute passion est suicide: oubli de soi sans abnégation, dévouement absolu qui est le contraire de la dévotion, adoration impie, attachement à la mort.**

CCCII

**La passion est de la même espèce que le vice.
C'est l'oubli de soi dans l'abus.
Ce n'est pas l'excès de la chose agréable et bonne, c'est le goût du poison.
Il n'est pas de plaisir sans expansion de soi, sans dépassement.
Mais dans la passion comme dans le vice, l'amour de soi s'est éteint et celui du dépassement seul subsiste.
Ainsi donc le passionné se jette par-dessus bord : voilà comment il se dépasse. Il cherche et de toutes ses forces chérit sa perte.**

CCCIII

**Au-delà du bien, l'amour. En deçà du mal, la vulgarité.
Mal sans douleur, sans châtement et sans remède, oh! plus laid que la laideur, plus détestable que le mal.**

CCCIV

L'homme vulgaire est celui qui a perdu ses limites, qui dépasse de la panse la frontière de sa ceinture, qui parle haut, crache au loin et rit à tue-tête ; qui se colle à son prochain avec ses mains, qui souffle sa bienveillance dans le visage de son prochain; qui n'a de secrets que pour les souffler dans les oreilles de ses voisins de table et se coller à eux avec ses mains ; qui jauge la beauté des femmes comme on pèse de la viande.

Goguenard à ce qui est grand, incrédule à ce qui est unique, impitoyable à ce qu'il croit petit.

Plein de soi devant les autres ; ne s'aimant pas ; haïssant d'être seul.

N'aimant aucun mais complaisant au nombre.

Egayé par le bruit, vivifié par l'argent, intimement chatouillé par la foule.

La vulgarité n'est pas primitive, c'est une rinçure de ville, un produit de culture.

D'un sanglier elle a tiré un porc.

Il n'a pas d'amour, car il est mélangé.

Il n'entend rien à la volupté, étant obscène.

Il n'a pas de passion et il n'a pas de sagesse, étant tiède.

Il n'a pas accès à l'infini, ayant perdu ses limites.

CCCV

L'homme distingué a l'air distingué.

Seul le saint est distingué.

CCCVI

L'intelligence exige les distances, saute, s'adresse d'abord au plus lointain.

Le cœur gagne de proche en proche, a besoin d'un contact et ne fait pas de sauts.

L'espace infini, le temps infini, le nombre infini, les mesures et les valeurs infinies, l'enchaînement des causes à l'infini, l'intelligence passe par tous les infinis pour connaître avec vérité le moindre objet.

Et toi, si tu veux aimer en vérité, tends à ce qu'il y a de plus lointain, à Dieu, pour atteindre à ce qu'il y a de plus proche, à ton prochain.

Crois-tu pouvoir échapper à ce détour ? Prends garde : en amour les chemins droits et courts sont des impasses.

Reste attaché à l'autre, étreins-le jusqu'à l'éteindre, donne-toi jusqu'à te perdre, mélange-toi jusqu'à l'effacement - tu ne sortiras pas de toi-même.

Pleure, appelle, chante, parle et prouve, tu ne connais aucune langue qui soit intelligible à aucun autre.

L'autre avec tes paroles compose son propre sens et dit « c'est vrai », mais tu ne vois jamais son sens à côté de ton sens pour savoir que c'est vraiment le même.

Pour que son sens et ton sens soient le même, il faut que tu sois le même que lui.

Dans toutes les forêts du monde tu ne trouveras pas deux feuilles égales : dans la forêt des âmes, crois-tu trouver deux fois la même ?

Nous ne nous accordons que par malentendu.

Notre unité ne nous est pas donnée, elle nous attend en Dieu.

L'un seul est l'image parfaite de l'un.

L'union en Dieu nous unit entre nous et nous fait un en nous-mêmes.

J'ai deux yeux et je vois une image, plus haute en relief à cause de leur écart.

Dieu seul, à travers les yeux divergents de toutes les créatures, voit un seul monde.

CCCVII

Mais comment, limité, porter un amour illimité ?

Comment parer à l'ombre de haine que tout amour projette en prenant corps ?

Que ta part d'amour s'adresse à des êtres concrets et vivants, ta part de haine à des choses abstraites et négatives.

Haïr le mal, c'est ne faire de mal à personne.

Haïr le néant, c'est comme ne rien haïr.

CCCVIII

L'amour, l'amour, hérise-toi contre l'indécence de ce mot.

Ne parle pas d'amour à tout propos, n'en discute pas d'un ton de compétence, garde-toi des sublimes abandons poétiques au sujet de l'amour, de peur d'entrer de plain-pied dans l'obscène.

Sache que tu ne sais pas aimer et reste au moins pudique.

Comment aimerais-tu quelque autre si tu ne sais t'aimer toi-même ?

Comment t'aimerais-tu toi-même, qui ne t'es jamais rencontré, ni vu, qui ne sais attacher ton regard sur toi et sur la nudité de ton essence pendant cinq minutes

seulement ?

Tu ne sais pas aimer, car pour donner il faut avoir.

Qu'as-tu donc à donner, sinon ton désordre et ton néant ?

Tu ne sais pas aimer, tu ne sais que fuir par le biais d'autrui. Tu ne sais que couler selon ton penchant, glisser dans ton plaisir, dérouler la chaîne des gestes mécaniques et connus.

Laisse là ces fadaises et ces baisers baveux.

Apprends à aimer non parce que ton cœur incontinent déborde, mais pour répondre au commandement de Dieu.

Apprends la charité virile qui possède des paroles sévères pour ceux qui t'aiment, sereines pour ceux qui te combattent, chaudes pour ceux qui faiblissent, fortes pour ceux qui souffrent, claires pour les aveugles, écrasantes pour les orgueilleux, un seau d'eau et un bâton pour ceux qui dorment.

L'amour qui demande et qui pleure, tue-le ; l'amour qui étreint et qui force, tue-le. Apprends l'amour qui n'attend rien du monde mais rayonne de par sa vertu propre, l'amour qui insuffle force à la personne aimée et l'amène à la délivrance.

Ce cœur tordu de révolte, d'aversion, de colère, de dégoût, ce cœur, ton cœur tordu comme un vieux cep, taille-le net et fiche la greffe dans la blessure. Détourne-toi du monde entier pour t'occuper d'elle seule, la petite à peine verte.

Elle a besoin de toute ta sève pour verdoyer, de toute la chaleur de tes soins, de toute la lumière de ton attention.

Quand l'arbre a verdoyé, il se donne tout entier dans son fruit.

CCCIX

Tu aimeras ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toutes tes forces, voilà le premier commandement.

Et le second, semblable à celui-là : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

En vérité il n'y a pas là deux commandements, mais un seul, et trois commandements en un seul.

Tu aimeras ton Dieu. Tu aimeras ton prochain. Tu aimeras toi-même, et ces trois amours n'en feront qu'un.

Car si tu aimes Dieu sans aimer ton prochain, tu n'aimes qu'une image et d'un amour imaginaire.

L'amour de Dieu qui n'est pas en même temps service du prochain est un mensonge immense qu'on dit tout seul.

Quelle preuve y a-t-il de la réalité des choses sinon l'accord entre les hommes pour constater qu'elles sont ? Quelle preuve y a-t-il de l'existence de Dieu et quelle preuve

de l'existence de l'amour de Dieu, sinon l'amour que se portent entre eux les hommes qui aiment le même Dieu ?

Si tu aimes ton prochain sans aimer Dieu, quel amour est-ce ? C'est l'instinct du troupeau et le goût du remugle, c'est la peur d'avoir peur tout seul et le plaisir de se frotter à d'autres, ou c'est la haine commune de quelque autre troupeau.

Si tu t'aimes toi-même sans aimer Dieu ni ton prochain, cet amour-là c'est le contraire de l'amour.

Mais si tu aimes Dieu ou ton prochain et que tu ne t'aimes pas, ton amour n'est pas un don, car on ne peut faire don de ce qu'on n'aime pas ; c'est le contraire d'un présent : c'est un oubli. C'est le contraire d'un sacrifice: c'est un suicide. Ce n'est pas l'union, c'est la fuite. C'est la perte et ce n'est pas l'amour, puisqu'il n'y a plus personne en toi pour aimer.

Ainsi donc aime Dieu pour l'amour de ton prochain et de toi-même. Aime ton prochain pour l'amour de Dieu et de toi-même. Aime-toi toi-même pour l'amour de ton prochain et pour l'amour de Dieu.

N'oppose pas les opposés, mais conjoins-les dans l'amour. Crée en toi la trinité de l'amour.

CCCX

Sers Dieu de toutes tes forces, aime-le de tout ton cœur, crains-le de tout ton corps.

Tâche d'aimer tes ennemis du dehors. Tâche de haïr tes ennemis du dedans qu'à présent tu chéris comme toi-même, que tu prends pour toi-même.

CCCXI

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Malheur aux hommes de bonnes vellétés.

Ceux qui font tout mal, même le mal.

Ah ! Seigneur, donne aux bons les vertus des méchants !

CCCXII

Dire du mal des mauvais, ce n'est pas faire le bien.

Jamais nul n'est devenu meilleur de ce qu'on ait dit du mal de lui.

L'indignation qu'il éprouve des injures subies le hausse en sa propre estime au rang

des justes ; tandis qu'il se confirme dans ses indignités, assuré d'être seul à les connaître.

CCCXIII

Celui qui admire prend sa part de la gloire ; celui qui médit prend sa part du péché.

Tu es plus petit que le pécheur, médisant.

Tu n'as pas eu l'audace ni l'invention du péché, médisant.

Tu n'as pas eu la jouissance du péché, malheureux !

Et tu grignotes ses restes en cachette.

CCCXIV

Hais-tu les fautes de tes semblables pour les mêmes raisons que tu déplores leurs malheurs ?

Ou bien leurs malheurs te sont-ils bienvenus en raison de ta haine d'eux à cause de leurs fautes et est-ce là ton esprit de justice ?

L'égalité sans amour est platitude.

La justice sans amour est injure à la vie.

L'égalité de l'amour est la seule justice.

CCCXVI

Rendre le mal pour le mal, ce n'est pas réparer le mal, c'est le redoubler.

Quand ils entendent crier au feu, les hommes de bonne volonté accourent avec des torches.

Mais c'est de l'eau et du sel qu'il nous faut.

CCXVII

La bête prise pousse sur le guichet de la trappe et plus elle pousse et plus elle s'enferme. Tirer à soi est un tour de l'intelligence.

Si l'homme, au lieu de pousser sur le mal, tirait à soi, sans nul doute sortirait-il de la trappe du mal.

CCCXVIII

Si tu as de la force, ô brave, n'expose pas ta force contre les autres pour en être vaincu ou pour les vaincre.

Mais tourne ta force contre toi-même et montre leur cette victoire afin de les convaincre.

CCCXIX

Ne mesure pas ton pardon avec condescendance à celui qui a eu de grands torts envers toi et t'en demande pardon.

Mais cours à lui, relève-le, embrasse-le, console-le du mal qu'il t'a fait, rends-lui grâce du pardon qu'il te demande.

Car si tu as vécu tu sais qu'il est plus facile d'en trouver mille qui soient sans torts, cent qui t'aient comblé de leurs bienfaits, plutôt qu'un seul qui t'ait fait de grands torts et t'en demande pardon.

CCCXX

Celui qui aime toutes les créatures ne saurait vivre en accord avec elles, car il vit à l'encontre d'elles dont chacune n'aime que soi. Il s'est mis du côté du Créateur: il ne peut se confier qu'en Lui.

CCCXXI

Tu aimes la mer qui n'est pour toi que ce désert où le vent sème et moissonne l'écume.

Qui n'a rien d'autre à te donner, indifférente dans la bonace, menaçante dans la tempête, que froid, amertume et mort.

Et tu l'aimes parce qu'elle tient la face multipliée du ciel.

Aime ainsi les hommes, ami, et n'attends d'eux rien de plus ni rien d'autre.

CCCXXII

O fou qui marches dans la nuit, lève la tête, arrête-toi, regarde le ciel dans les yeux,

interroge-le.

Ou'est-ce qui maintient l'édifice admirable du monde ?

Ceci : que chaque astre est un globe de feu qui tourne autour de son propre axe. Le juste attire de tous le garde de se précipiter sur aucun autre et le préserve en son ardente chasteté. C'est parce qu'il est dense qu'il attire tous les autres. C'est par sa fixité qu'il les soutient. C'est parce qu'il rayonne qu'il les atteint et qu'il leur communique sa présence.

Apprends des étoiles comment il faut aimer .

CCCXXIII

Ce que la pudeur est à l'amour, la crainte de la mort est à l'amour de Dieu.

Car l'amour absolu est celui dont on meurt.

Déjà ma faim me dégoûte, mes forces me pèsent et ce grand bonheur d'être me fait honte.

Dieu vivant, accorde-moi la grâce de me rendre.

CCCXXV

Relis chaque jour une page de l'Évangile.

Tu verras qu'il n'y a rien de nouveau à dire sur l'évidence.

Que chaque jour la même parole t'émeuve avec un son original.

Original est ce qui porte le goût de la source.

Le reste n'est pas original, même dit pour la première fois.

Encore, Seigneur Jésus, redis encore l'amour, la vérité qui seule nous est chère.

Redis, car nous craignons toujours de n'avoir pas bien entendu.

Redis, car nous voulons entendre encore.

Testament écrit avec le sang. Scellé par le sceau de la Croix.

Les livres ainsi faits, emporte-les tous dans tes chemins, Ami.

Ils ne pèseront pas trop dans ta besace.

Écrit entre Rome et Bari, sur les routes, repris et achevé entre jungle et glacier sur l'Himalaya en cette

TABLE

Introduction à la vie errante

De la pauvreté

Des pompes et des œuvres

Du bagage et du régime

De la nuit, du matin et de la mort.

Du détachement et de l'ascèse.

De la chasteté

Du jeûne

Du silence

De la veille

Du froid. De la maladie

De la dignité du corps. Ascèse et connaissance

Des noces de l'eau et du feu.

De l'immobilité

De Dieu

De la raison, de la folie et du passage à la limite

De l'orgueil et du dégoût dépassés

Du devoir de s'aimer soi-même

Des trois servitudes

De la délivrance, du sacrifice

Des misères risibles

Du plaisir et de la douleur

De la beauté

De l'évidence, de la vérité, du mensonge et du mystère

De l'amour

